

LETTRE communautés

www.missiondefrance.fr

N° 291 - SEPTEMBRE - OCTOBRE 2017 - 8,50 €

LES MOTS POUR EXISTER

-  Envoyé pour dire du bien
-  Accueillir le silence mot à mot
-  Poétique de la théologie





Par Bernard Michollet

ÉDITORIAL

Exister, c'est bien l'enjeu de la vie. Exister, se tenir debout, bien campé dans la vie, demande des conditions extérieures et implique aussi d'émerger comme sujet grâce au langage. En ce sens, celui-ci n'est pas simplement un moyen de communication, il structure l'existence. Que l'expression soit orale, qu'elle soit écrite, elle vise à permettre à chacun d'accoucher de lui-même.

Charles Juliet, écrivain et poète, a expérimenté la « nécessité intérieure et impérieuse » d'écrire pour exister. Pour lui alors, les mots, les phrases doivent être ciselés parce qu'ils portent l'humain. Ni le bavardage, ni l'approximation ne servent la connaissance de soi au service de l'avènement du sujet. Dans le monde des jeunes, cela est une préoccupation permanente des éducateurs et des formateurs. Frédéric Ozanne montre combien il faut du temps et de la délicatesse pour que « l'écrit [leur] permette de s'autoriser une parole ». Celle-ci peut être rendue possible grâce à la bénédiction qui suscite la confiance.

Différents témoignages soulignent comment les mots proférés ou couchés sur une feuille contribuent à l'avènement du sujet. Aude Druet rend compte de l'expérience d'un élève qui abandonne son comportement asocial dès lors qu'il emploie des mots. Elle mesure l'importance du langage dans la construction du lien aux autres. Dans sa classe de prison, Françoise Leclerc a pour objectif que « chacun fasse vivre ses propres mots pour construire et dire sa pensée ». C'est ainsi que naît le goût du beau et surgit la découverte du « je ». Dans le cadre de l'aumônerie de la prison, Bruno Genet se fait le passeur des écrits des détenus destinés à être lus pendant le temps de la prière, « des mots pour

exprimer les maux ». Dans le travail d'orthophonie, Valérie Landolfini vérifie l'importance « d'instaurer un silence qui accueille la réalité de l'autre ». Cela reste encore plus d'actualité lorsque la maladie dégénérative oblige à « approcher le mystère d'une personne » pour conserver le lien.

Délivrée de ses contraintes culturelles habituelles, l'écriture ouvre chacun à une prise de conscience nouvelle de son potentiel. Gersende de Villeneuve dit s'être « laissée traverser par un souffle » grâce à l'expérience de « l'écriture jaillissante » qui n'est pas sans résonances bibliques. Dans cet esprit, Philippe Monot propose une lecture poétique et libre des premiers chapitres du livre de la Genèse. Plus qu'une lecture, c'est une expérience, une mise en perspective de la relation de l'auteur avec son Dieu.

Nous sommes alors amenés à nous interroger sur la légitimité des interprétations des Écritures bibliques. Jean-Marie Ploux rappelle que les « Écritures Premières et (les) Écritures chrétiennes » sont plurielles, constituant un tissu d'interprétations croisées. Le lecteur est un interprétant qui nourrit cette histoire sans cesse renouvelée « dans l'aujourd'hui (...) des lectures communautaires ». Dans cette perspective, Pierre Chamard-Bois insiste sur l'expérience croyante et ecclésiale que fait le lecteur. Les mots ne sont pas destinés à enfermer Dieu ni à le définir. « L'Écriture donne d'entendre la Parole » afin qu'« un Corps de fraternité se lève ». C'est pour valoriser cette dimension de l'expérience de la Parole qui ne se laisse pas accaparer que François Cassingena-Trévedy, moine bénédictin, développe une « théologie poétique ». Elle vise à permettre de goûter Dieu à vif, par sa Parole qui travaille l'auditeur. Comme théologie de l'écoute, elle consonne avec les écrits de grands poètes, de toutes obédiences, qui ont voulu laisser le réel affleurer dans leurs textes.

Enfin, nous sommes invités à nous plonger dans *La légèreté* de Catherine Meurisse, une bande dessinée. Son auteure, meurtrie par l'attentat contre *Charlie Hebdo*, doit reprendre pied dans la vie, exister. Elle le fait par la « beauté qui [la] sauve ».

Pour Charles Juliet, « une œuvre doit porter en elle de l'amour », finalement parce qu'elle est touchée par la Parole. Parsemé de citations, ce cahier de la LAC souhaite faire apprécier la beauté de l'écriture comme une expérience salutaire, et pourquoi pas comme « une théologie qui ne parle pas de Dieu » ainsi que le suggère François Cassingena-Trévedy.

Bonne lecture !

PROCHAINS THÈMES :

N° 292 « vas trouver mes frères » ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2017 DE LA MISSION DE FRANCE

N° 293 L'EUROPE, QUELLE RÉALITÉ ?



ÉCRIRE POUR SE CONNAÎTRE

Interview de Charles Juliet par Bernard Michollet

Charles Juliet, auteur de plusieurs dizaines d'ouvrages, a reçu le prix Goncourt de la poésie en 2013 et le Grand prix de la littérature de l'Académie française en 2017 pour l'ensemble de son œuvre. Il partage sa vie entre Lyon et son village natal, Jujurieux, dans l'Ain.

Bernard Michollet : Charles Juliet, pour vous, l'écriture a un sens extrêmement fort. Qu'est-ce qui vous a conduit à écrire ?

Charles Juliet : C'est tout simple. Une nécessité intérieure s'est imposée à moi avec beaucoup d'intensité. Quand j'étais adolescent, je rêvais vaguement de devenir un écrivain. Mais j'étais placé dans des conditions telles que ce rêve me paraissait totalement chimérique. À cette époque, j'étais enfant de troupe. Je savais que je devais rester dans l'armée et il ne me semblait pas possible d'être un militaire et un écrivain. À 23 ans, cette nécessité s'est imposée à moi d'une manière vraiment impérieuse. Je suis parvenu à me faire réformer et j'ai abandonné les études de médecine. Je me suis retrouvé face à moi-même. Je me suis marié et grâce à mon épouse, j'ai pu rester à

la maison et commencer à écrire.

Évidemment les choses ne se sont pas passées telles que je les aurais voulues. Très vite je me suis rendu compte que je n'avais strictement aucune culture et que je n'avais pas les moyens de faire ce que je voulais faire. J'étais dans une immense confusion. Mon changement de vie – marié, civil, sans études à poursuivre – m'a déstabilisé. J'ai été vraiment désespéré pendant très longtemps. Ce que j'écrivais me décevait. Je ne savais même pas vers quoi je voulais aller, je ne savais même pas ce qu'était l'écriture. Pendant de longues années, j'ai vraiment erré. Je lisais avec frénésie, mais sans savoir véritablement ce que je cherchais.

BM : Quelles sont les lectures qui ont compté dans votre itinéraire ?

CJ : Il faudrait que je parle d'une lecture qui a été essentielle pour moi : Krishnamurti¹. C'est un homme d'origine indienne, mais qui n'a rien à voir avec les religions ou les traditions indiennes. Pour

le dire simplement, il ne parle que de la connaissance de soi et de la difficulté à avancer sur ce chemin-là. Il a traité ce sujet pendant presque 60 ans.

J'ai découvert là ce que je cherchais à travers l'écriture. C'était essentiellement me connaître. L'écriture pour moi a été indissociable de cette recherche intérieure.

J'ai aussi lu Camus que j'aime beaucoup ; les mystiques : Thérèse d'Ávila, Jean de la Croix, Maître Eckart, Suso, Tauler², Bernard de Clervaux. J'ai beaucoup lu les sermons de Bernard de Clervaux sur le *Cantique des cantiques*.

BM : Comment aujourd'hui, décririez-vous cette impérieuse nécessité de l'adolescence et de la jeunesse ?

CJ : C'était vraiment un besoin intérieur, une nécessité profonde, absolue, qui s'impose à vous, qui est là inscrite en vous, au plus profond de vous-même. Elle ne peut être suscitée par une

1. Jiddu Krishnamurti (1895-1986) est un penseur d'origine indienne qui défendait la thèse que les hommes doivent se transformer en se libérant intérieurement de tout conditionnement. (NDLR)

2. Le Bienheureux Henri Suso (1295-1366) et Jean Tauler (1300-1361) étaient disciples de Maître Eckart (1260-1328), premier des mystiques rhénans. Les trois appartenaient à l'ordre dominicain. (NDLR)

influence, ni par une rencontre, ni par une lecture. C'est vraiment quelque chose qui vient du tréfonds de l'être et qui est une exigence absolue. Donc, pendant toutes ces années, je prenais des notes qui étaient essentiellement centrées sur ce que j'éprouvais, sur ce qui se vivait en moi. Ça n'était jamais en rapport avec ma vie quotidienne. Ce qui m'intéressait, c'était de mettre par écrit ce que je pouvais observer de ce qui se déroulait en moi.

BM : Quel rapport établissez-vous entre cette connaissance de soi et la connaissance d'autrui ?

CJ : Je pense que c'est dans la mesure où on se connaît qu'on peut connaître autrui. Tant qu'on ne se connaît pas, on n'a pas une vision claire, lucide des choses, des êtres.

BM : Pourquoi avez-vous lu les mystiques ?

CJ : J'ai lu les mystiques, bien que n'ayant aucune croyance religieuse, parce que je me retrouvais en eux. Thérèse d'Ávila, jusqu'à l'âge de 41 ans, était dans les affres de la recherche de soi, souvent elle en tombait malade. Elle était aux prises avec

ce travail intérieur qui s'effectuait en elle et qui échappe aussi au contrôle de la volonté.

Puis un jour, il se produit une mutation, une mort à soi-même. Cette mort à soi-même est terriblement angoissante. Si on accepte de n'être rien, si ce passage s'effectue, immédiatement après, des forces nouvelles affluent. C'est un autre mode d'être et de penser, un autre fonctionnement qui se met en place.

La première fois que j'ai lu Thérèse d'Ávila, c'était en 1960. Il y avait des formules qui se sont inscrites en moi : « Sachez vous mettre dans le vrai », « Je ne dirai rien dont je n'ai point la très grande expérience »...

BM : Quel rapport cette écriture au service de la connaissance de soi entretient-elle avec la poésie ?

CJ : Un rapport des plus étroits. Le problème de la connaissance de soi est capital. Beaucoup de gens ne soupçonnent même pas ce que c'est. Quand on vit cela, la vie et l'art apparaissent indissociables.

BM : Pourquoi parlez-vous de neutralité de la

connaissance de soi ?

CJ : J'ai toujours tenu un journal, j'en suis le premier surpris mais c'est ainsi ! Je pense que pour tenir un journal, il ne faut avoir aucune image de soi, qu'elle soit valorisante ou qu'elle soit péjorative. Il faut essayer de se saisir avec le maximum d'objectivité. Cette neutralité répond à un dépouillement intérieur et à la nécessité de se dire avec le maximum d'objectivité. C'est ce qu'a fait Jean de la Croix tout au long de son œuvre, il ne parle jamais de lui, aucune confiance sur lui-même. Il rend compte de tout ce qu'a été son aventure. Forcément, on ne peut pas vivre en dehors de soi. Il faut tirer l'universel du particulier. Plusieurs fois, il m'est arrivé comme écrivain qu'on me dise : « Vous écrivez avec mes mots. » Je crois que c'est le seul compliment qu'on puisse me faire.

BM : Par l'écriture, que souhaitez-vous communiquer à autrui ?

CJ : J'écris ce journal en fonction des données que je vous indique. Ce que je souhaite, c'est que mon expérience, mon cheminement résonne chez d'autres. J'avais travaillé pendant 20 ans et je n'avais rien à montrer que ces notes de journal,

sans jamais avoir pensé qu'un jour ce serait publié. Donc forcément, il y a là une réelle authenticité.

BM : La connaissance de soi est essentielle, déterminante. Mais aujourd'hui, est-ce l'urgence dans une société en crise avec le problème des réfugiés ou le néo-libéralisme qui écrase tout ?

CJ : Cela ne me pose pas de problème. Pour penser quoi que ce soit, il est essentiel d'avoir cette connaissance de soi. Sinon, on pense faux, on se lance dans des explications, des théories, que sais-je. Ensuite, bien sûr, il faut passer à l'action. La connaissance de soi est à la racine de toute action juste. Sans elle, l'action peut être discutable. On peut l'entreprendre pour son bénéfice personnel, pour grandir son ego. Des hommes possesseurs de toutes sortes de savoir n'ont jamais regardé en eux-mêmes. Que fait-on de tous ces savoirs quand il n'y a pas, derrière, une pensée ? Une pensée stable, solide, clairvoyante et lucide.

L'exploration des profondeurs montre qu'on porte en soi les pires choses comme les choses les plus nobles. Tant qu'on n'a pas vu cela, il n'y a pas de connaissance de soi ni de l'être humain en général. Cette connaissance de soi peut être vécue par

des gens analphabètes qui n'ont aucune culture mais un accès à leur intériorité. Ils ne pourraient même pas exprimer parfois ce qu'ils ont vécu mais ils ont une connaissance intuitive très poussée de ce qu'ils sont et de l'être humain en général. À l'inverse, plus les gens ont un grand savoir et plus il y a d'écrans entre eux et eux-mêmes. Il importe de revenir à son origine. Cela veut dire que la pensée doit s'inverser, se penser elle-même et remonter à sa source, prendre ainsi conscience de ce qui la conditionne et la détermine. Seuls les grands sages et les grands mystiques mènent ce travail à son terme.

BM : Les religions ne feraient-elles pas suffisamment leur travail ?

CJ : Quand le Christ dit : « Je suis venu pour rendre aveugles ceux qui voient et donner la vue à ceux qui ne voient pas », nous sommes au cœur du problème. Ceux qui voyaient étaient ceux qui avaient le savoir et le pouvoir, et lui de leur dire : « Eh bien, non, vous n'avez rien à voir avec l'essentiel. » On peut voir chez des médecins, chez des prêtres, chez des psychanalystes, des personnes qui fonctionnent à partir d'un savoir, à partir de ce qu'ils

ont appris et qui n'ont pas vécu cette expérience. La connaissance de soi, quand elle est là, est irréversible. Elle ne peut plus vous échapper.

Je parlais de mutation : c'est une notion très importante. Le jour où l'on n'a plus de défense, plus d'armes, plus rien, on est vraiment vaincu, au fond du désespoir, c'est là que ça se passe. Il y a une mort suivie immédiatement d'une renaissance. On n'est plus en guerre contre soi, on n'est plus en conflit. Toutes les énergies fusionnent.

BM : Et comment l'écriture joue-t-elle un rôle dans ce tournant ?

CJ : Pour moi, elle a été toujours un instrument de forage, à la fois dans ma mémoire et dans mon inconscient. Tout ce qui est enfoui doit devenir conscient.

BM : Quand vous rencontrez des jeunes, des enfants, que leur dites-vous ? Aujourd'hui, l'écriture ce n'est quand même pas très à la mode...

CJ : Dans des lycées, des jeunes me disent : « Monsieur, qu'est-ce que vous avez d'essentiel à dire ? » Je leur réponds : « Ne mentez jamais, ne

vous mentez pas à vous-mêmes, ne mentez pas sur les autres, soyez vrais avec vous-mêmes, et si vous êtes vrais avec vous-mêmes, vous aurez fait un grand pas. » Je dis à ceux qui veulent écrire : « Écrivez, parce que c'est important. Cela peut vous aider, mais surtout, ne pensez pas à devenir des écrivains. Toutefois si vous avez véritablement la passion d'écrire, eh bien essayez de vivre cette passion. Mais sachez quand même que l'écriture, c'est quelque chose de difficile et que si elle ne vous possède pas véritablement, on ne peut pas s'y livrer.

BM : Et comment cette bataille de l'écriture est-elle articulée à la bataille pour la quête de vérité ?

CJ : C'est indissociable. C'est une seule et même chose. Voyez, Cézanne a vécu tout cela. C'est à travers la peinture qu'il a vécu son aventure intérieure. Et d'une certaine manière, on pourrait presque dire que la peinture ne l'intéressait pas. Être là, revenir, des heures et des heures, et qu'est-ce qu'il faisait en cherchant à poser une touche ? Il était en contact avec sa vie intérieure, c'est cela qu'il recherchait. Ce n'est pas différent de ce que recherchent les mystiques. Le travail

intérieur est le matériau qui a nourri l'œuvre, c'est sa substance. À la fin de sa vie, Cézanne faisait des aquarelles, il n'y a presque plus rien et en même temps, vous sentez que l'intemporel est là.

Il y a deux sortes d'écrivains : il y a ceux qui se servent des mots, de la langue, pour raconter, traduire une histoire, traduire des idées, etc. et puis il y a les autres. Ceux-là travaillent la langue, cherchent à concrétiser dans un texte ce qu'ils vivent. Quand un texte est fort et beau, il a un pouvoir, il a un charme et surtout, il porte de l'amour. Une œuvre doit porter en elle de l'amour.

NOMMER

Nommer un nouveau-né,
ce n'est pas le décrire,
ce n'est pas l'emprisonner dans un mot,
ce n'est pas en faire une idée,
l'enfermer dans une dialectique
ou sous une étiquette.
Le nom est un acte de relation,
un acte de correspondance,
un rendez-vous pour une action,
un vivant pour un vivant,
un quelqu'un à quelqu'un,
nom propre et non pas nom commun.
Ainsi la Bible nous dit que Dieu est un nom.
Nommer un nouveau-né, c'est prendre la parole...

Jean Debruynne, *Les quatre saisons d'aimer*,
Les Presses d'Île de France, 2010, p. 27.



ENVOYÉ DIRE DU BIEN

Par Frédéric Ozanne

Frédéric est maçon et prêtre de la Mission de France, dans l'équipe Sud Essonne.

Parce que le « mot » de Dieu est bénédiction, il accompagne les jeunes en questionnement. Il leur permet de se dire peu à peu afin d'advenir à eux-mêmes.

Les jeunes que je rencontre, particulièrement chez les Scouts et Guides de France ou à la Mission de France, ont entre 18 et 30 ans. Dans un environnement exigeant et qui va vite, je remarque souvent des questions d'une grande proximité : « À qui faire confiance ? » On connaît la théorie de l'alambic : la confiance, elle se gagne à la goutte et elle se perd au litre. Les exemples de trahison et d'abandon ne manquent pas, et pas seulement en politique. Alors la question est inévitable, qui plus est avec les suspicions de « complot » de plus en plus fréquentes pour cette génération. « Qu'est-

ce que je cherche au fond de moi ? Je cours, mais où vais-je ? » Bien souvent le plus dur n'étant pas de trouver, mais de savoir quoi chercher : « un je-ne-sais-quoi qu'on trouve par aventure », disait saint Jean de la Croix. Il est souvent difficile d'être vraiment soi, sans masque ni trucage. Vraiment soi, envers soi et envers les autres. « Vers quels horizons marcher pour avoir une vie heureuse ? La vie a-t-elle un sens ? » Même si la vraie question est plutôt de savoir quel sens on veut lui donner...

Ces interrogations me semblent être bien en amont et plus existentielles que la question de Dieu. Elles apparaissent dans un contexte particulier et après un bout de chemin commun fait de partages ordinaires, voire banals. Et là, au cours d'une marche, d'un week-end ou de quelques jours de formation, autour de la flamme sous les étoiles ou devant une bière, on commence à parler du sens de la vie justement. C'est bien souvent là que la question de Dieu apparaît et qu'elle rejoint cette quête fondamentale de vie. À y réfléchir, ce n'est pas étonnant : le geste de Dieu est précisément de nous rejoindre au cœur de nos préoccupations et de nos vies. On appelle

incarnation ces mots de Dieu qui viennent épouser ceux qui habillent nos questions.

Pour les chrétiens, la Bible est considérée comme Parole de Dieu. On peut aussi imaginer qu'elle est un réservoir de questionnement pour toute l'humanité, une sorte de sagesse commune. Et là du coup, il y a un point de contact entre les questions qu'on vient de voir et l'invitation évangélique qui commence par cette parole rapportée dans le livre du Deutéronome : « Je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur. Choisis donc la vie pour que tu puisses vivre » (Dt 30, 15.19). Elle se poursuit avec le Christ : « Moi je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10, 10). C'est une sorte de *béné-diction* (dire-du-bien) et ce n'est pas si fréquent d'entendre dire du bien de soi. On sait pourtant que tout le bien qui n'est pas dit, finit toujours par faire mal... On connaît tous des personnes qui ont un tel regard et une si grande attention qu'en nous posant des questions et en s'intéressant à nous, elles nous montrent sans le dire, à leur insu, que notre vie est intéressante. Aimable. C'est aussi une bénédiction, un dire-du-bien, un encouragement à vivre.

Le Christ nous propose un chemin fondé sur l'amour, c'est-à-dire sur le don de soi. Et comme dirait Louis de Funès : « Plus on donne, moins on a. Moins on a, moins on a à perdre. Et moins on a à perdre, plus on est libre. » La proposition du don de soi est en réalité un chemin de liberté et de vie, comme Harry qui donne sa vie pour sauver ses amis lors de la grande bataille de Poudlard. Résultat : la vie l'emporte ! J'ai l'impression que c'est précisément là le point de rencontre, là où l'Évangile devient crédible.

Le Christ nous propose alors une vie-contraste. Il nous invite sans cesse à l'action (déplacement, mise en lien, attention matérielle...) : « Donnez-leur à manger (Lc 9, 13) ; Allez au village qui est en face (Lc 19, 30) ; Allons ailleurs (Mc 1, 38) ; Appelez-le » (Mc 10, 49) ... Et puis aussitôt après (ou juste avant), il nous invite au repos : « Venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu (Mc 6, 31) ; Jésus gravit la montagne et s'y assit avec ses disciples (Jn 6, 3) ; Il se retira dans une région proche du désert, dans une ville nommée Ephraïm, où il séjourna avec ses disciples » (Jn 11, 54) ... Jésus ne nous invite pas à y aller tranquille, mais à agir plein pot et à nous reposer pour de

vrai. « Mais parce que tu es tiède, et non froid ou bouillant, je vais te vomir de ma bouche » (Ap 3, 16). Cette problématique de la place du contraste dans nos vies trouve un réel écho dans des vies toujours en pleine course... et peut ouvrir un espace à une forme d'intériorité ou de spiritualité, c'est-à-dire aux mots des évangiles qui travaillent le cœur en toute discrétion.

Une célébration, avec ou sans sacrement, peut alors devenir « parlante ». Je remarque, à chaque fois, que les célébrations sont d'autant plus « parlantes » que nous avons fait un plus ou moins long bout de route ensemble. Et d'autant plus plates que je n'interviens que comme un aumônier qui vient juste pour la messe.

Les liens entre les échanges informels décrits plus haut et la liturgie sont une nécessité, y compris en reprenant les mots du quotidien des jeunes pour dire d'une certaine manière que ce qu'on célèbre est déjà dans vos vies. Personnellement, Harry Potter et les Cowboys fringants, très connus des jeunes que je rencontre – souvent fans d'ailleurs – me sont d'excellents alliés : pas pour la « déconne » ou la démagogie mais parce qu'ils disent

souvent exactement la même chose que l'Évangile. Alors la célébration peut leur donner un souffle nouveau, ouvrant à une nouvelle compréhension de leur réel. Il y a les mots de leur quotidien et des gestes aussi. Je me souviens d'une agora compagnons à Grenoble où pendant la messe, au moment du geste de paix entre tous, chacun a pu venir prendre de la terre devant l'autel, un peu solennellement. Le thème du week-end était *Oser faire face aux enjeux mondiaux*. L'idée était que la paix entre nous passe aussi par une attention à notre planète. Les semaines suivantes, on a vu les photos sur Facebook de cette unique terre grenobloise répartie aux quatre coins de l'hexagone... avec du persil qui pousse dedans ou servant au rempotage d'une fleur. Et parfois la légende parle de cette paix qui vient d'un Autre... et qui renvoie à ce qui a été vécu.

Décidément, en écrivant ce papier, je découvre que je n'arriverai pas à mettre en évidence des mots spécifiques qui éveillent à la foi. Ça me paraît trop gonflé. Mais en créant certains contextes de discussions existentielles et en célébrant la vie, il y a parfois moyen d'intriguer et de mettre dans des sacs à dos de jeunes une énigme : un Homme

qui nous veut vivants, qui dit du bien de nous et qui nous ouvre un chemin de liberté. Bien sûr, ce n'est pas de « l'évangélisation » de masse, comme on dit parfois. Tout repose sur des relations personnelles. Parce que je remarque que souvent le Christ rejoint les humains dans les situations de crise (au sens grec du terme – même si je tremble de parler de crise grecque : *krisis*, moment crucial) : un premier baiser, le choix d'études ou de premier job, un engagement associatif ou un choix de vie... C'est lors de ces moments cruciaux que le Christ devient crédible et porteur de paix.

En décembre dernier, en partant pour Vienne chercher la lumière de la Paix de Bethléem, il y eut dans le bus une animation : un partage biblique. Nous étions une trentaine et des feuilles tournaient dans les rangs. Chacun était invité à réagir sur une phrase du texte et/ou sur une réaction d'un autre, le tout porté par des chants de Taizé. Là encore, dans un certain contexte, l'écrit permet de s'autoriser une parole à l'écart de la timidité ou de la pudeur, il permet de se risquer... Ce jour-là, les jeunes étaient catholiques ou protestants. Éveiller la foi ou l'approfondir, ce n'est pas du tout la même chose.

Ceci dit, comme chantent les Cowboys fringants :
« Si la vie vous intéresse, vous êtes à la bonne époque, venez célébrez cette grand-messe. » Vos mots seront bénédiction.

CREDO

Je crois en Dieu le Père, malgré son silence et son secret
Je crois qu'il est vivant, malgré le mal et la souffrance
Je crois qu'il a fait le monde pour le bonheur et pour la vie
Malgré les limites de notre raison et les limites de notre cœur.

Je crois en Dieu le Fils, Jésus-Christ.

Il a ouvert pour nous une perspective sans limite
d'engagement humain, de construction de l'avenir,
de profondeur et de nouveauté de vie.

Je crois en Dieu, l'Esprit. Insaisissable et surprenant comme le feu,
le vent et l'eau, qui germe au plus secret de l'être humain.

Je crois que l'Esprit Saint nous rassemble
et nous permet de communiquer les uns avec les autres
et de rendre compte de l'espérance qui est en nous
pour faire vivre l'Église de Dieu à laquelle nous appartenons.

Louis Héléard.



LES MOTS POUR SE DIRE

Par Aude Druet

Aude Druet enseigne en CE2/CM1 à Feuquières-en-Vimeu, secteur économiquement pauvre et très rural du département de la Somme. Elle est mariée à Pascal, qui est agriculteur. Ils ont deux garçons de 6 et 9 ans, Paul et Gabriel. Elle est membre de l'équipe Mission de France de la Somme.

Les mots pour le dire, des mots pour se dire...

Lorsque l'on m'a proposé d'écrire sur ce sujet, je me suis dit que j'avais de nombreux exemples à partager et puis est venu le temps de mettre des mots dessus et là, tout s'est compliqué. Que choisir ? Qu'est-ce qui sera le plus pertinent ? Qu'est-ce qui sera compris des mots que j'écirai ?

À l'école et plus précisément en classe, beaucoup de situations mettent les enfants en difficulté car les mots leur manquent pour décrire, expliquer ce que leur esprit commence à concevoir mais peine à verbaliser. Bien souvent, ils utilisent des mots ressemblants, des périphrases ou bien renoncent à s'exprimer car l'écart leur semble trop important entre ce qu'ils veulent dire et ce qu'ils parviennent à formuler. Et parfois, c'est moi qui suis en difficulté

quand je me rends compte que mes élèves ne maîtrisent pas le vocabulaire que j'emploie. Quel autre mot choisir qui ne changera pas le sens ? Combien de mots éloignés de leur lexique puis-je me permettre d'utiliser sans les perdre ? Le langage recèle bien des mystères.

Mais ce à quoi j'ai été renvoyée ensuite, ce sont toutes ces situations ordinaires, presque quotidiennes que nous devons gérer dans les cours de récréation.

Combien de querelles ont été générées par une absence de discussion ?

- « – Madame, il y a Luna qui nous embête !
- Ah, bon mais qu'est-ce qu'elle fait ?
- Elle nous suit partout.
- Et toi Luna, que dis-tu ?
- Je voulais jouer avec eux.
- Et tu leur as dit ?
- Non... »

Et après ces quelques explications, tout le monde repart jouer ensemble ou poursuit la conversation sans l'adulte.

Et puis a surgi aussi le souvenir de cet élève si particulier que j'appellerai Jérémy.

Jérémy arrive en plein milieu de l'année de CP avec une histoire très chaotique. De sa précédente école, j'avais appris que c'était un garçon très turbulent et même violent : il avait cassé les vitres de l'école, montré ses fesses à la directrice et mordu sa maîtresse (c'est encourageant !).

Après un placement judiciaire chez son frère de 24 ans, il débarque donc dans ma classe. Première surprise, il est beau comme un ange : blond, de grands yeux et un sourire désarmant.

La première heure se passe sans histoire, il observe et se contente d'adresser des « Ça va ? » à tous ceux qui le regardent puis, au milieu de la leçon sur l'alphabet, les choses se corsent. Il se met à faire des petits bruits de gorge « Hm, hm » et puisque je n'y accorde pas l'attention voulue, les sons enflent jusqu'à ressembler aux râles que poussent des enfants lourdement handicapés.

Pourtant, je vais vite me rendre compte qu'il est loin d'être déficient si ce n'est qu'il ne possède que très peu de langage. Il répète toujours quelques expressions, très courtes, ponctuées de « hein ». Évidemment, il est encore loin à ce moment de

savoir lire et même de savoir formuler une phrase construite mais, en quelques mois, il développera ces capacités qui sommeillaient en lui.

Alors l'absence de mots est compensée par un excès de mouvements et de bruits ainsi que de nombreux gestes violents (coups, bousculades, utilisation de mines de crayon pour piquer les autres...), gestes tournés contre les mêmes camarades qui partageaient ses jeux.

Lorsque je le prends par la main pour le garder à côté de moi afin de l'isoler des autres, je sens tout son corps trembler d'énervement ou de l'excitation d'avoir traversé la cour comme un missile faisant des victimes sur sa route. De même, chez ce garçon si dur, il y a une immaturité déconcertante et en décalage avec ses actes.

Un peu démunie devant tant de violence et de nervosité à contenir, avec si peu de mots pour se comprendre, ce sont justement les mots que j'utilise très intuitivement avec lui. Chaque jour, après avoir posé les limites qu'il ne doit pas transgresser, nous faisons un petit bilan parlé et imagé. Nous avons convenu d'une couleur pour qualifier son

comportement et il doit dire ce qu'il a fait et la couleur du jour. Ensuite, chaque semaine, nous nous rencontrons avec son frère aîné pour observer ces bilans, en discuter et décider de la suite.

En quelques mois, il apprend à construire des phrases dont il est le sujet et maîtrise suffisamment les lettres pour commencer à les combiner et lire enfin des mots de deux syllabes.

Ses comportements déplacés ne disparaissent pas mais s'espacent, laissant un peu de répit à ses camarades.

Cette expérience me fit l'effet d'être confrontée à un « enfant sauvage » et j'ai compris l'importance de posséder le langage à la fois dans la construction du lien aux autres et dans la construction de la pensée.

Il faut des mots pour exprimer ses émotions, ses envies, ses avis. Bref, il faut des mots pour se dire mais il faut aussi des mots pour penser, pour évoluer, pour grandir.

Quand l'entourage de l'enfant ne lui donne pas ce bagage, il peut difficilement s'élever.



LIRE DES LIVRES DIFFICILES

Par Françoise Leclerc

Françoise a été enseignante en école élémentaire et elle a longtemps enseigné en milieu carcéral dans le Nord. Elle vit à Pontigny et elle est en équipe Mission de France à Auxerre. Elle est engagée avec le mouvement ATD.

Elle est l'auteur du livre *Derrière la seizième porte. Une classe pour s'évader de la prison*. Édition l'Harmattan 2015.

Enseignante de l'Éducation nationale auprès de personnes en situation d'illettrisme ou non francophones, dans différents lieux, notamment en prison, j'ai cherché comment permettre à tous, à chacun, d'apprendre, de construire son savoir, « son » propre projet, « sa » pensée, même si les conditions ne sont pas toujours les plus favorables. Pour décrire ma posture : je mets mes pas dans ceux de mes élèves et je vois bien où l'on se tord les pieds ! Je peux dès lors proposer un autre pas.

Ma devise :

J'aime les mots, ce qu'ils représentent entre nous, j'aime les offrir ou les partager ; je n'aime rien tant que permettre à chacun de faire vivre ses propres mots pour construire et dire sa pensée.

Alors que nous cherchons quelles animations proposer, les passagers du Bistro solidaire dont je suis l'un des piliers à Auxerre, me demandent de leur lire « des livres difficiles ». Je les interroge sur ces « livres difficiles » et le pourquoi d'une telle demande qui m'intrigue. « Toi, quand tu es devant un livre, tu vois le titre, le nom de l'auteur, la couverture, la grosseur du livre, tu regardes derrière et tu sais ce que tu vas lire. Tu sais si ça va te plaire et t'intéresser. Nous on ne sait pas, on ne voit pas tout ça. Alors on ne prend pas de livre, on ne lit pas. Mais on aimerait ! » Telle est la demande.

Je leur propose la lecture de *Cinq méditations sur la mort*, autrement dit sur la vie de François Cheng, où j'ai retrouvé de magnifiques passages de ses méditations sur la beauté. Je sélectionne quelques passages, qui me semblent valoir d'être partagés, et je viens avec mon livre. Nous nous installons confortablement, et je lis, laissant un temps entre les passages, silence, ou liberté de réagir. C'est en lisant que je reçois le sens de ce que j'aime partager !

À moins d'être de mauvaise foi, il faut bien admettre que l'univers est beau. Même si

nous ne savons comment l'interpréter, cela est un fait : le monde est beau et sa beauté habite le moindre de ses recoins, un ruisseau chantonnant parmi les iris... et puis il y a tout ce qui relève de l'intervalle, de l'interstice, de l'entrecroisement, de la rencontre : ... un rayon du couchant révélant un pan de mur suranné, et chez les humains, parfois, un échange de regards plus fulgurant que la foudre...

La beauté de ces interstices lorsqu'ils sont habités par la relation, voici la révélation.

Quel cadeau que d'être au service de cette relation, en permettant à chacun de la vivre dans les interstices, de la connaître, enfin possible, alors que beaucoup de ceux que je côtoie en ont été exclus, souvent depuis bien longtemps.

À regret je quitte François Cheng et la beauté, pour suivre ces mots dans les relations et les interstices. Quelques semaines ou mois plus tard, toujours au Bistro, nous rédigeons une charte de ce lieu de rencontre et de convivialité. J'anime pour cela un atelier d'écriture, je note les idées qui viennent, je questionne, j'écoute les dix personnes qui parlent toutes en même temps.

Le mot respect revient si souvent que l'un des participants voudrait le remplacer par le mot tolérance mais il remarque que je ne note pas immédiatement sa suggestion. Il commence à se fâcher, et tous me critiquent avec virulence de ne pas écrire ce qu'ils disent. Il y a un tel brouhaha que je ne dis rien. Cela les intrigue et peu à peu le calme revient. À leur demande je peux m'expliquer : la dernière fois que j'ai entendu ce mot « tolérance » dans la bouche d'un homme politique, ce n'était pas du respect, c'était « je te supporte dans ton coin mais ne me dérange pas ». Personne n'a trouvé à y redire. On est passé à autre chose.

La semaine suivante, mon contradicteur me dit : « Au fait, j'ai repensé à la tolérance ! – Surprise de cette affirmation ! Alors nos animations ne tombent pas complètement dans le vide ?! – La tolérance, c'est ce qu'on accepte après la virgule dans certaines mesures de physique. »

Et moi je lui raconte qu'un ami m'a dit que « la tolérance, c'est aussi en mécanique le vide entre deux pièces pour qu'elles s'articulent et fonctionnent ensemble ».

Et sa réponse m'éblouit : « C'est comme la beauté des interstices qu'on a lue l'autre jour ! »

Alors oui, je veux bien cette tolérance ! Cette beauté d'un homme qui a eu la liberté de penser, de repenser et de dire sa pensée, jusqu'au bout. L'espace interstice est vivant entre nous avec les mots.

Un autre jour, un passager me dit : « Untel, il est très intelligent, il sait tant de choses par cœur. » Je connais Untel sans le tenir en si haute estime, mais ce n'est que mon opinion ! Alors, ne voulant pas laisser passer n'importe quelle affirmation, je questionne le mot « intelligence ». Dans notre café, l'ouverture du dictionnaire est presque devenue un réflexe ! Intelligence, inter-ligere, faire des liens entre... c'est autre chose que l'accumulation des savoirs ! « Alors, même si j'ai pas eu la chance de beaucoup recevoir, si je cherche et que je fais des liens, moi aussi je suis intelligent ! » Bonheur !

L'été dernier, Micheline souhaitait participer à l'animation d'une session d'ATD-Quart Monde. Elle a pris en charge un temps de photo-langage. Tout s'est parfaitement bien passé. Lors du bilan de la journée, elle nous a dit : « Mais c'est difficile d'animer ! Tu fais parler les autres, et tu ne peux pas dire ce que tu penses ! Je ne critiquerai

plus les animateurs comme je faisais avant ! » J'ai partagé alors avec elle combien l'animation et la formation sont un vrai bonheur pour moi : « Tu offres à l'autre de trouver ses propres mots, tu lui prêtes des outils pour construire et dire sa propre pensée. C'est un vrai cadeau ensuite de recevoir ses mots, ses pensées ! »

Il y a quelques années, Fernande arrive un automne dans ma classe de la maison d'arrêt. Pendant un an, cette femme détenue ne dit pas un mot. Rien de « son affaire », elle ne voit ni le juge, ni l'avocat. Il semble qu'elle ne sait même pas pourquoi elle est en prison !

J'avoue être en échec. Je ne sais quoi faire, qu'imaginer pour motiver son activité ?

L'année passe et arrivent les vacances. J'espère secrètement que pendant l'été, peut-être, elle sera libérée ? Transférée ?

Non. À la rentrée, ma classe est en partie composée de personnes que je ne connais pas. Pour ne pas trop les surprendre en proposant une école qu'elles n'ont jamais connue, gagner leur confiance en montrant que je suis une « vraie » instit', je lance un travail de conjugaison. Fernande écoute,

elle demande : « Je voudrais un cahier de brouillon. Est-ce que je peux dire quelque chose ? » et ses demandes ont un effet, je lui réponds, sans plus penser à un enjeu quelconque. Elle essaye « je » avec plusieurs verbes, en classe, puis avec d'autres interlocuteurs, ailleurs, dans la détention. En écrivant cela j'ai l'impression d'exagérer, mais je me souviens bien que cela m'a terriblement étonnée. Les surveillantes commentent : « Mais, Fernande peut parler ! »

Elle s'aperçoit que « je », le pronom, est un objet intéressant et utile. Elle l'utilise. Un mois plus tard, elle sait pourquoi elle est là, elle a des nouvelles de son avocat, un rendez-vous avec le juge. Coïncidence ?

Nous comprenons avec Fernande que ce pronom « je » ne lui était pas familier. Personne ne lui a jamais demandé jusqu'à ses 27 ou 28 ans ce qu'elle pensait. Jamais « je ». « Je » n'existait pas. Et elle se découvre là sujet, source de sa propre parole, et dans l'atelier de philo, source de sa propre pensée.

Peut-être que les mots sont ce qui permet de ne pas être obligé de passer à l'acte, alors il faut donner des mots, permettre la pensée. Une pri-

son idéale serait un lieu où on accéderait à la pensée, où on pourrait vraiment se construire en tant que personne humaine, digne, debout, avec d'autres. Ce serait un lieu où chacun apprendrait, travaillerait, où chacun vivrait avec d'autres, pour construire déjà un peu de la société où il retournera.

Fernande est restée un certain temps en détention préventive. Maintenant elle ne se privait plus de parler ! Elle avait un très grand sens de l'humour et des pitreries : les oreilles de son professeur de musique de collège ont sans doute sifflé souvent ! J'ai même dû, un jour, l'exclure du cours, la salle était trop petite pour deux oratrices, et je n'avais pas l'intention de céder ma place !

Mais elle est vite revenue et tout est rentré dans l'ordre et la bonne entente dans notre classe en prison.

Mes élèves et les personnes rencontrées, tous aussi différents qu'ils étaient, mes études et les profs suivis, mon expérience, en formation ou en animation, notamment à ATD-Quart Monde, m'ont appris à adopter une attitude d'écoute très active, patiente, une attitude d'empathie pragmatique, qui ne fait rien à la place de l'autre, ne

répète, ne reformule pas, questionne seulement. Certains, qui me connaissent dans ces moments, m'ont entendue demander plusieurs fois de suite : « Quand tu dis ça, qu'est-ce que tu dis ? », et mon interlocuteur de répondre, plusieurs fois, de plus en plus précisément ou explicitement, et surtout de plus en plus satisfait de sa réponse !

Cette attitude permet à chacun d'oser en toute confiance construire ses propres pensées avec les outils proposés, poser et dire ses mots à lui sans crainte d'être jugé ou exclu par un interlocuteur qui serait trop déstabilisé par des idées maladroitement ficelées, comme l'enfant ou l'ado essaye la solidité du « tuteur » parental. Il peut argumenter et se reprendre, ne pas avoir peur de la réaction de celui qui écoute et enfin accepter de recevoir les mots et les pensées des autres sans se sentir en danger.

Alors, les interstices sont relation ! Et c'est tellement important qu'ils soient beauté !

Oserais-je vous dire que c'est là, dans ces mots, dans ces interstices, surtout quand ils sont signes de beauté, dans ces v(V)erbes, que j'aime découvrir l'Autre et que je crois que là vit l'Esprit.

EXTRAITS

« L'écriture, c'est le cœur qui éclate en silence. »

L'épuisement, Le Temps qu'il fait, 1994.

« Très peu de vraies paroles s'échangent chaque jour, vraiment très peu. Peut-être ne tombe-t-on amoureux que pour enfin commencer à parler. Peut-être n'ouvre-t-on un livre que pour enfin commencer à entendre. »

Le Très-Bas, Gallimard, 1992.

« À quoi ça sert de lire ? À rien ou presque. C'est comme aimer, comme jouer. C'est comme prier. Les livres sont des chapelets d'encre noire, chaque grain roulant entre les doigts, mot après mot. Et c'est quoi, au juste, prier. C'est faire silence. C'est s'éloigner de soi dans le silence. »

Une petite robe de fête, Gallimard, 1991.

« Aimer quelqu'un, c'est le lire. C'est savoir lire toutes les phrases qui sont dans le cœur de l'autre, et en lisant, le délivrer. »

La lumière du monde, Gallimard, 2001.

Christian Bobin



DE LA PRISON DE POITIERS-VIVONNE

Par Bruno Genet

Bruno Genet est aumônier catholique au centre pénitentiaire de Poitiers-Vivonne. aumcaprivi@gmail.com

La grille qui mène à la salle de culte de la prison vient de s'ouvrir, 20 personnes détenues sont accueillies par les membres de l'aumônerie. L'un entre après m'avoir salué et me dit discrètement : « Tiens Bruno, c'est un poème que j'ai écrit hier soir dans ma cellule. » Michel me tend un bout de papier froissé sur lequel il a griffonné quelques vers. Je le lis et lui réponds : – Souhaites-tu le partager pendant notre temps de prière ? – Je veux bien, mais c'est toi qui le lis.

Il n'est pas rare, voire même fréquent, qu'une personne détenue confie aux aumôniers lors d'un temps de prière ou bien d'une célébration, un texte, un poème ou bien une prière, écrit sur un bout de feuille. Ils évoquent souvent leurs souffrances, leurs attentes, leurs repentirs, leurs

espérances. Ce sont des mots pour exprimer les maux. Les maux de leurs erreurs, les maux de leur famille. Une supplication à rester debout, à tenir devant l'adversité, à protéger ce qui peut encore l'être.

Depuis l'ouverture en octobre 2009 du centre pénitentiaire de Poitiers-Vivonne, qui accueille plus de 600 personnes détenues, femmes et hommes, les participants(es) à l'aumônerie ont à cœur de faire vivre les célébrations et les temps de prières avec des textes et des chants qu'ils ont écrits ou choisis. Certains sont guitaristes, percussionnistes, un autre violoniste, quelques-uns possèdent une belle voix, ensemble ils participent à l'animation des rencontres.

Notre aumônerie porte aussi quelquefois à l'extérieur ses témoignages, de vie et de foi.

En 2012, elle a été sollicitée par des paroissiens de Poitiers pour leur faire partager une veillée de prière.

Nous avons donc demandé aux personnes détenues leurs avis. Elles ont proposé d'évoquer le

chemin de leur incarcération : de l'acte qui conduit en prison, où quelquefois le pire est survenu, à la sortie souvent difficile, en passant par la période d'enfermement et de jugement.

19 textes et chants ont été choisis ou réalisés par les personnes détenues, femmes et hommes, qui participent à l'aumônerie.

À l'issue de cette soirée, dans une grande église poitevine, plusieurs paroissiens émus et touchés ont voulu savoir si nous en ferions un recueil voire un CD.

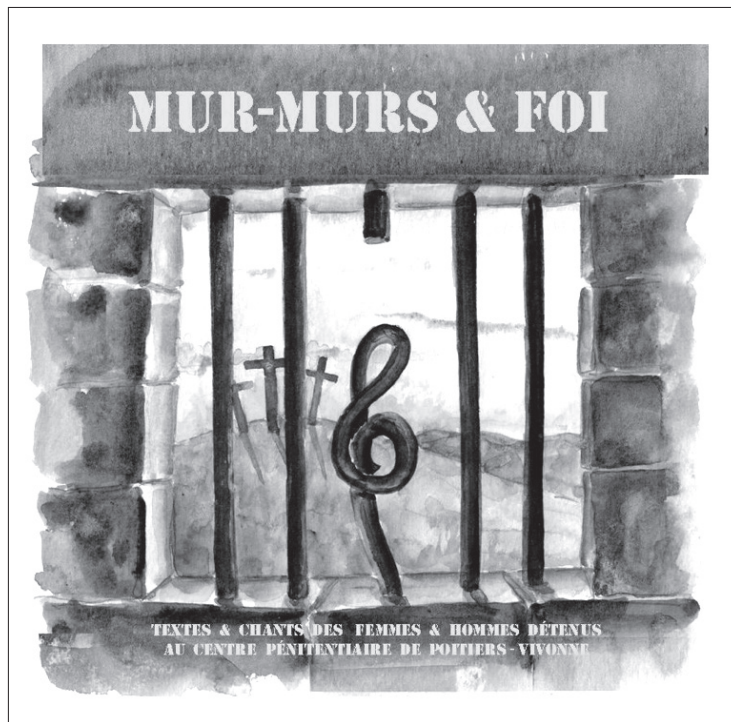
Après maintes réflexions, nous nous sommes lancés dans ce projet.

27 détenu(e)s ont participé à l'enregistrement dans la salle polyculturelle de la prison. Plusieurs autres ont participé à l'écriture et à la création de la pochette. La création et le choix du titre ont suscité un vif et intéressant débat. Il s'intitule « Mur-murs et foi ». C'est le mur qui sépare, ce sont les murs de nos vies, c'est le murmure de la plainte étouffée, de l'espérance balbutiée, du pardon demandé. C'est un cœur qui se tourne vers Dieu.

Après plus de neuf mois de travail, le CD a été autorisé à la diffusion.

Il est offert à chaque nouvel arrivant dans notre aumônerie. Il n'est pas rare d'entendre dans une cellule, un des chants. Ce CD est aussi mis à disposition dans certaines librairies et monastères.

Ce CD, qui est une œuvre collective, n'a d'autre objectif que de témoigner ; d'aider à la méditation et à la prière. Plusieurs de ces textes et chants dépassent l'univers même du centre pénitentiaire et nous rejoignent dans nos propres prisons extérieures ou intérieures.



CHANTS DE L'AUMCAPRIVI***J'AI DEMANDÉ À JÉSUS****J'ai demandé à Jésus : pourquoi ?****Pourquoi tant de mal, pourquoi ?****J'ai demandé à Jésus : pourquoi ?****Pourquoi tant de peine, pourquoi ?**

1 - Fils du vent, des forêts et des plaines,
Orphelin, ou fils que l'on aime.
Ici les numéros s'enchaînent,
Ici les barreaux sont tous les mêmes.

2 - Ce sont des heures et des jours à penser,
Ce sont des heures et des jours à tourner,
Ce sont des heures et des nuits à pleurer,
Ce sont des heures et des nuits à prier.

3 - Des jours de peur à affronter,
Des heures d'angoisse à repousser,
Des jours meilleurs à retrouver,
Des heures de paix à espérer.

4 - Espérer un nouveau chemin,
Repartir d'un pas plus serein,
M'enivrer du parfum des fleurs,
Devenir un être meilleur.

SEIGNEUR TU ES LÀ

Seigneur, tu es là !

Seigneur tu es là

Dans le silence de ma nuit.

Tu es là !

Car mon cœur est brisé

Tu es là !

Car mon corps crie

Seigneur, tu es là !

Dans le silence de ma nuit.

Tu es là !

Car je suis seul

Sans ami, sans famille.

Tu es là !

Car je n'ai plus rien...

Seigneur, tu es là !

Dans le silence de ma nuit

Tu es là !

Car là où est ma blessure infinie

tu es là !

Car tu es la vie.

.....
* **Aumcaprivi** : aumônerie catholique du centre pénitentiaire de Poitiers-Vivonne

PARDONNER

M'accorder ton pardon ce n'est pas m'excuser
Mais c'est m'autoriser à vivre malgré les faits.
La justice rendra un verdict déjà salé
Et toi me condamneras-tu à perpétuité ?

Ô Seigneur, prend pitié de nous.

Ne pas pardonner c'est un peu comme une mort
C'est me refuser d'avoir une vie belle encore.
Ça ne peut bien sûr pas effacer mes remords
Mais c'est un signe de paix, d'amour et d'efforts.

Ô Christ, prend pitié de nous.

Toi qui es Amour tu m'invites au Pardon,
Tu lis dans mon cœur mes véritables confessions.
Seigneur, tu me tiens la main aussi en prison
Pour m'aider à trouver une meilleure direction.

Ô Seigneur, prend pitié de nous.

Merci de mettre sur mon chemin tous ces gens
Proches ou inconnus, ils m'accompagnent patiem-
ment
Et me rappellent qu'après le réflexe de jugement
Un pardon est envisageable avec le temps...

ICI

Ici j'ai nettoyé mon âme
Ici j'ai vu la vérité
Ici j'ai vu les corps de tous ces crucifiés
Ici j'ai vu l'abîme de tous ces rejetés.

Dans ce si grand silence
Dans cette nuit sans fin
J'entends les cris parfois
De tous ces mutilés
J'apprends aussi parfois
Que leurs cris ont cessé.

Ô Père très aimant
Ô Dieu de Sainteté
Accueille tes enfants
Tous ces abandonnés
Prends-les dans ton amour
Qu'ils y reposent toujours.

À mes frères de misère
À mes amis de peine
Je dédie ces quelques lignes
J'écris ces quelques vers.
Ici j'ai nettoyé mon âme
Ici j'ai vu la Vérité.

Ô MARIE, NOTRE MÈRE !

(Inspiré par un texte)

Ô Marie, notre mère !

Toi qui remplaces souvent

Celle que l'on a perdue...

Dame de la douleur et de l'espérance

Veille sur moi, pauvre enfant

Perdu entre ces hauts murs de prison.

Tourne ton regard de bonté maternelle

Sur mes yeux fatigués

D'avoir pleuré,

Sur mes mains déformées

De les avoir broyées...

Redonne-moi le goût de vivre

Et d'espérer.

Ô Marie, notre mère !

Dame de la douleur et de l'espérance

Prends-moi tout entier

Sur ton cœur de Mère.



ACCUEILLIR LE SILENCE, MOT À MOT

DE LA (FR)AGILITÉ DE LA PAROLE ET DU SILENCE

Par Valérie Landolfini

Valérie est membre de la Communauté Mission de France, en équipe à Ivry. Elle est orthophoniste dans les hôpitaux publics de Paris.

Le langage : quel humain ne se sent pas concerné ? Dès son acquisition, on l'observe, on se réjouit des premiers mots, des progrès, on le sollicite... Le désir de dialogue par la parole n'aurait-il rien à voir avec notre appartenance à la famille humaine ? Appel téléphonique, lettre, mail, confidences en tête à tête ; chacun est en attente de la parole de l'autre. Quoique... avec le développement de nouveaux moyens et de nouveaux modes de communication, s'adresse-t-on encore la parole ? ... *Vulnérabilité de la parole.*

Puis certains la demandent ou la prennent, quand d'autres la coupent ou la donnent. D'autres encore, dont je suis, exercent le métier d'orthophoniste, où il s'agit d'accompagner l'articulation, le choix des mots, à l'oral comme à l'écrit, la lecture, et bien d'autres fonctions afin de permettre

l'expression et la compréhension du langage pour une communication efficace avec d'autres.

Depuis vingt ans, je le vis auprès de patients adultes présentant une pathologie neurologique. J'évalue le langage par un bilan et j'accompagne ces personnes présentant une privation soudaine ou progressive du langage et de la mémoire et ce, jusqu'à la mort. Chacun d'eux parlait normalement et facilement, et brusquement ou progressivement, perd cette faculté et quelques autres aussi. Si je reste émue par les premiers sons et mots prononcés par un enfant qui découvre le langage, je le suis aussi en faisant advenir les premiers sons et mots après un mutisme aphasique. Je le suis certainement encore davantage devant les mots qui se « désarticulent », perdent leur sens ou ne sont plus accessibles.

Les mots – justes – me manquent à moi aussi pour évoquer la parole des patients et les déplacements à opérer pour repérer ce qui permet de favoriser la communication, encore un peu. Les mots sont bien pauvres pour dire la richesse de ce qui est échangé. La parole des patients par les hésitations, les achoppements, les distorsions, les

incohérences puis le silence, nous dit les blessures dues à la maladie, comment la relation à l'autre et à soi a été transformée. Combien insidieusement, avec les proches, s'installent des non-dits, début des maladresses et des blessures et de la douleur de chacun si difficile à exprimer et à partager. Cette parole accidentée déstabilise les proches, met à mal la relation. Je suis admirative devant la fidélité et la force de l'engagement et profondément émue devant l'authenticité des sentiments. Une mémoire et un langage défaillants, c'est souvent l'humiliation d'avoir échoué à finir sa phrase avec cette idée si importante pourtant... *Vulnérabilité de la personne.*

La parole des patients nous dit aussi tant de nous-mêmes : hommes, femmes devenus soignants. Comme dans tout dialogue, il y a ce qui est dit mais aussi ce qui est tu, ce qui ne peut être dit ou ne veut être dit. Il y a aussi ce que je suis capable de saisir, moi interlocutrice, et ce que je laisse de côté, confrontée à mes limites. Nous partageons cette vulnérabilité. C'est ainsi, je l'accepte : je ne suis pas capable d'entendre tout ce qu'il a à me dire. Quand le langage et la mémoire s'enfuient, certaines personnes ressentent l'urgence de dé-

poser des « poids de vie ». Ne pas laisser l'autre s'exprimer, l'éviter, ne plus lui parler, c'est l'annuler, le détruire et le tuer déjà. Il me faut m'efforcer alors d'instaurer un silence qui accueille la réalité de l'autre et non pas un silence qui nie la réalité de l'autre.

Quand elle est encore possible, la parole des patients nous dit la douleur infligée par le regard de l'autre, elle nous dit aussi les doutes, elle nous crie l'angoisse de se dissoudre dans l'oubli quand, même en choix multiple, il ne reconnaît plus ses nom et prénom, elle nous hurle la peur du lendemain.

Cependant, chaque personne rencontrée m'a offert, un jour au moins, de comprendre que cette parole n'est pas que perte. Cette parole peut être force aussi. Précisément au milieu des mots « boiteux » qui se vident de leur sens, au détour d'une hésitation, jaillit tel un éclair une expression claire et pertinente, profonde, bouleversante de lucidité. À moi de suivre cette lumière pour le rejoindre. Il est là, aujourd'hui encore ; à moi d'y être aussi. Cette parole convoque ma disponibilité. À moi d'accompagner les oscillations de sa pensée, lais-

ser de côté mes bilans et objectifs pour lui offrir de refaire du lien entre ses mots, ses émotions, son vécu, en chantant parfois aussi pour le réinscrire dans l'histoire de sa vie avec celui qu'il est devenu. Lui signifier que sa parole, si défigurée soit-elle, aura toujours de la valeur pour moi... et qu'il est digne d'estime.

La détresse et la confiance mêlées de la personne dont la parole se fragilise et s'efface m'obligent à l'authenticité, à aller au fond de moi, « jusqu'à ce gond où pivote tout nous-mêmes » ... là où j'ai laissé aller la Parole de Dieu (Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires*).

Avec l'évolution de la maladie dégénérative, les bavardages légers cessent, plus de place pour la superficialité ; les quelques mots encore produits interrogent plus qu'ils n'informent. J'ai besoin du regard et de l'écoute de tous – soignants et proches – pour essayer d'approcher au plus près le mystère d'une personne. Les mots, les silences, sont à accueillir, à écouter... souvent pour comprendre, puis, je le crois, pour reformuler et offrir la paix.

Permettre l'expression même « cabossée » en

confiance ; offrir à celui qui se livre, de parfois dénouer le fatras des peines et des illusions, de relire les joies et ainsi relier la vie.

Et chacun parle et se tait avec sa part de mystère. Le témoin, humble écoutant pleinement présent, accueille et accompagne le passage pour, il me semble souvent, enfanter le réconcilié. Chez chacun des patients rencontrés, il y a eu un sujet crucial qui allait et venait discrètement pour finalement être le cœur de la préoccupation. Tant qu'il est encore temps, dire et se dire, délier les nœuds puis se taire et partir plus léger sur la barque qui mènera, lentement encore, vers l'autre rive.

Mourir au langage et mourir tout court est un travail intensif de vivant. Il s'agit de se mettre au monde avant de disparaître. Chaque patient rencontré m'a offert d'en être le témoin privilégié. C'est parce que nous avons traversé ensemble les soubresauts, le déclin puis l'extinction du langage parlé que nous pouvons accéder ensemble à l'étape du silence. Elle est tellement habitée... par les efforts et le courage des combats, par les confidences aussi, parfois si lourdes à porter. Et quand les mots ont disparu, être là, encore,

compagnon de route, face à face, ma main ouverte sous la leur, en appui, jamais pour retenir... *La vie continue.*

C'est dans le regard de chaque personne venant à son chevet qu'il lira s'il a toujours une place dans le monde des vivants, c'est à travers nos gestes qu'il comprend qu'il est reconnu et accueilli personnellement. Comment et pourquoi des mots dans ces moments-là ? Quand l'essentiel a été dit, la paix trouvée, parfois seul le silence habité est juste. Peut-être aussi que les mots n'existent pas... Communication et communion se rejoignent.

Il a été beaucoup question de silence... ne nous méprenons pas.

Si certains silences peuvent devenir féconds, il ne s'agit pas pour autant de passer sous silence la souffrance et le malheur de la perte du langage pour le patient comme pour son entourage.

Communiquer sans les mots est toujours possible mais qu'exprime-t-on alors et avec quelles nuances ? Quel respect pour la dignité du non communiquant, quel respect de sa volonté, de son consentement que nous ne pouvons obtenir ?

Plaider pour la rédaction de directives anticipées, quand on est soignant, ne signifie pas rechercher le confort de ressortir un document écrit il y a longtemps et l'appliquer en faisant l'économie de la rencontre. À mon sens, cette proposition convoque le patient comme le soignant à amorcer une réflexion responsable quand cela est encore possible cognitivement parlant. Et par là même, elle invite le patient et le soignant à réévaluer régulièrement les positions en fonction du vécu de l'évolution. Indéniablement, dans de tels moments, le soignant signifie au patient qu'il s'engage à l'accompagner respectueusement dans un projet ajusté, en Vérité et à tenir parole quand les mots ne seront plus là...

M'engager quotidiennement, avec d'autres, à participer à anticiper avec délicatesse et honnêteté, à accueillir les questions, recueillir l'expression de ce qui serait souhaité pour se sentir respecté...

Ce ne sont plus seulement des mots, ce sont des cris venant d'entourages et de soignants. Et ce, quel que soit le contenu de ces directives : le refus d'actes considérés par lui comme déraisonnables, la demande insistante de tout essayer, ou encore

de laisser le médecin décider... Et pas seulement dans le cadre d'une maladie dégénérative. Chacun est concerné, malade comme bien-portant... au cas où tu ne serais plus en état d'exprimer ta volonté, toi, qui lis, qu'en dis-tu, oseras-tu aujourd'hui tes propres paroles de respect et de tendresse pour ton avenir ?

Joies, souffrances et cris de la soignante que je suis aussi... comment pourrais-je m'y soustraire ? Le déclin de ses fonctions cognitives et la mort demeurent des épreuves individuelles. On peut avoir fait l'expérience d'être un soignant-soigné, mais la mort demeure l'aventure individuelle de l'autre. Et en même temps, nous partageons cette communauté de destin et ce chemin quotidien parfois très physique – côte à côte et face à face ; côte contre côte, face contre face – qui me renvoie à ma propre mort. Ma vie (professionnelle), c'est la mort... et c'est une belle école de vie. J'apprécie cet extrait de la préface écrite par François Mitterrand pour l'ouvrage de Marie de Hennezel, *La mort intime* en 1995 : « Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent

qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle. » Chaque patient m'enseigne pour l'envisager ; chacun me montre que, dans la tempête d'émotions, seules importent nos relations d'Amour.

Cet accompagnement, je le vis souvent avec d'autres, collègues ou membres de l'entourage du patient, toujours avec le Ressuscité.

La soignante croyante que je suis n'est pas totalement démunie. Le Christ est là et je fais silence pour l'écouter me parler de son expérience ; ce compagnonnage avec « Celui que mon cœur aime » (*Cantique des cantiques*) se vit dans la prière aussi. Non comme une fuite, mais comme une ouverture : « Délivre-moi du bien pour entrer dans l'ajusté. »

Se tenir *devant* Dieu, et je l'espère, *avec* Dieu, avec un souffle parfois fragile telle la respiration de certains patients, mais un souffle encore imprévisible pour s'en remettre en confiance à Lui, comme tout croyant quelle que soit sa religion.



LE POÈME JAILLISSANT DE NOTRE “ JE ”

Par Gersende de Villeneuve

Gersende tisse des récits de vie individuels et collectifs, anime des groupes de parole pour les enfants et co-anime des rencontres Bible & Ecriture. Elle est particulièrement attentive au dévoilement de ce qui, en nous, est plus grand que nous. Elle a coordonné les recueils *Le Pardon* et *Espérer l'inespéré* (version audio ou papier, aux éditions St Léger).

■ UN MÊME SOUFFLE

Existait-il une unique langue avant Babel ? Le mystère de cette langue adamique est inaccessible, mais il est étonnant de constater à quel point les premiers poèmes de l'humanité se ressemblent. Sur tous les continents, quelles que soient ses traditions, l'être humain a laissé des traces écrites de sa quête d'absolu en un “ Je suis ” de démesure épousant les éléments auxquels il fait face. Citons pour exemple un chant celte :

Je suis le vent sur la mer.

Je suis la vague de l'océan.

Je suis le son du ressac.

Je suis le cerf à sept cornes.

Je suis le faucon sur la falaise.

Je suis la goutte de rosée dans la lumière

du soleil.
 Je suis la signification du poème.
 Je suis la pointe de la lance.
 Je suis le Dieu qui suscite le feu dans la tête.
 Qui nivelle les montagnes ?
 Qui dit l'âge de la Lune ?
 Qui s'est rendu là où dort le Soleil ?
 Qui, si ce n'est moi ?

Ou l'incantation d'Isis, reine mythique de l'Égypte antique :

Je suis celle qui sépare la terre du paradis
 J'indique le chemin des étoiles
 Je dirige la course du soleil et de la lune.

Par-delà les âges et les terres, le “ je suis ” dilaté signe un même sentiment d'osmose avec l'univers. La poésie primitive n'est pas littéraire mais cosmogonique, son objectif n'est pas tant de décrire le monde, qu'un corps à corps avec le monde. Chamaniques ou mythologiques, les chants de l'âme donnent voix à la danse de l'homme avec le cosmos.

Malgré l'étroitesse des mots, l'homme cherche à exprimer la grandeur qui le traverse et l'intuition d'immortalité qui l'habite. Le “ je suis ” démesuré qu'il proclame dépasse les frontières du temps et de l'espace, réconcilie le Un et le cosmos.

Nous retrouvons cette forme poétique sous la dénomination de *kasala* en Afrique : art oratoire traditionnel en “ je ” de louange, poème cérémoniel à la gloire d'un individu ou d'un groupe. Il s'apparente à la tradition des griots et s'énonce toujours devant une communauté, afin de resituer l'homme au sein du collectif.

MA PREMIÈRE DÉCOUVERTE

J'ignorais tout de cette tradition millénaire lorsque j'ai accepté l'invitation à un atelier d'autolouange², inspiré de ce *kasala*. Au premier jeu proposé, j'ai ressenti comme une déflagration intérieure, je me suis laissée traverser par un souffle qui venait de Dieu sait où, un flot d'incantations s'est invité

1. Le chant d'Amergin (Irlande – 1268 avant J.-C. selon la légende).

2. Cette méthode proposée par Marie Milis a pour objectif de fortifier l'estime de soi.

en moi, geyser jaillissant et impatient... Je n'avais qu'à obtempérer et écrire :

Je suis porte, voûte, passage
 Je suis lien entre l'ici et l'ailleurs
 Colonne reliant les racines et le ciel.
 Je viens de la nuit des temps
 Je suis voûte céleste et poussière d'étoiles
 Je suis soc de l'alpha et de l'oméga.

Il m'a semblé que je retrouvais ma langue originelle ! Après avoir écrit, chacun a été invité à proclamer son texte et la puissance des mots a résonné profondément en moi, m'offrant une joie et une énergie étonnantes. L'exercice était à la fois intense, ludique, et profondément surprenant. Comment ces simples consignes de départ, écrire en " je suis ", en amplifiant le plus possible le ressenti de l'instant, peuvent-elles produire un tel élan ? Depuis ce jour, cette forme poétique – que je nomme « écriture jaillissante » – ne me quitte plus.

UN JE D'ENFANT

Si l'écriture jaillissante s'apparente à un langage

originel, serait-elle également accessible aux enfants ? Lors d'un atelier « P'tits philosophes », je l'ai proposée, comme on jette un hameçon dans l'océan. J'ai évoqué l'image du trampoline afin que le " je suis " s'envole le plus haut possible. Filles et garçons d'une dizaine d'années ont joué le jeu. Et la pêche a été miraculeuse !

« Je suis la joie du ciel quand il éclate de bonheur.
 - Je suis le vent, rapide, fort et puissant. Rien ne m'arrêtera de souffler.
 - Je suis une flamme qui jaillit de nulle part.
 - Je suis le gladiateur qui a combattu la mort. »

Le naturel avec lequel les enfants se sont emparés de la proposition m'a troublée. Alors que l'adulte commence presque toujours par : « je n'y arriverai pas ; je ne sais pas écrire ; ça va être nul ; j'ai peur de paraître orgueilleuse » et autres litanies de protection, l'enfant accueille très spontanément et joyeusement la consigne, comme si elle était une évidence.

Lors d'un atelier, la petite Margo (7 ans) a été tellement touchée par cette forme poétique qu'elle m'a attendue chaque semaine, pendant des mois,

dans la cour de récré de son école afin de me confier ses nouveaux jaillissements. L'un d'entre eux m'a laissée sans voix :

« Je suis enterrée depuis si longtemps, moi, plante extraordinaire, je m'apprête à toucher le ciel. » ...

« Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits » *Mt 11, 25*

■ UN " JE " POUR DES " MOI " BLESSÉS

Pour Marie Milis, mathématicienne auprès de lycéens en grande énergie de déscolarisation, cette forme poétique a été un incroyable pivot pédagogique. Ces adolescents – parfois très limités dans l'étendue de leur vocabulaire – ont joué le jeu et laissé jaillir le chant de leur âme. Émus par la beauté de ce qu'ils proclamaient, ils se sont redressés et ont apprivoisé un sentiment nouveau de dignité. Cette mise en mots de leur beauté intérieure a été un levier essentiel pour les réha-

biliter dans la marche du monde³.

■ DE " MOI " À " JE ", DE " JE " À " NOUS "

L'écriture jaillissante m'invite à ne rien anticiper, ne rien contrôler : je quitte la sphère intellectuelle pour me centrer sur mon ressenti. Un dessin, un paysage, une flamme, une musique, quel que soit le tremplin de départ, j'accueille dans l'instant le " je suis " dilaté qui trouve souffle en moi. Balbutiants ou déterminés, les mots prennent corps. D'où viennent-ils ? Ils sont teintés de ma sensibilité mais s'originent bien au-delà de moi. Cette forme poétique me convoque à ma source sacrée, je m'y abreuve d'une eau vive toujours nouvelle. De manière très paradoxale, plus je donne voix à la démesure du " je suis " qui s'invite, plus je me sens humble : comment la petitesse de moi peut-elle abriter un tel élan d'infini ? Le " moi " s'efface devant le " je ". Le " je suis " de ma personne laisse soudain place au " je suis " universel. L'ego psycho-social s'incline devant la conscience

3. Marie Milis évoque ces pratiques en milieu scolaire dans deux ouvrages : *Je parie que tu peux*, Petite Bibliothèque Payot, 2013 ; *Souviens-toi de ta noblesse*, Le Grand Souffle, 2008.

du cosmos.

Enfant des siècles, je joue avec l'air du temps et ne sais que l'instant
Hypnotisée par le soleil, je cours à lui, en lui
Je suis premier matin du monde.

Par la proclamation, ce " je " appartient à moi tout autant qu'au collectif, j'en suis l'habitable mais non la propriétaire. Libre à chacun de s'en nourrir s'il le désire. Il m'est parfois arrivé d'écrire un texte qui me semblait énigmatique, et au moment de la proclamation, l'un des participants à la rencontre s'exclame : « Mais c'est exactement pour moi ce texte ! ». Cette forme poétique, singulière en son origine, se révèle plurielle en sa destinée, elle nous invite à passer du " moi " au " je ", du " je " au " nous ", à la manière d'un psaume :

C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère
Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis.

Étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait⁴.

L'un des effets, discret et silencieux, de l'écriture

jaillissante est d'avoir au cours des années essuyé les blessures de mon " je " biographique. Mes cicatrices existent toujours, mais elles ne me définissent plus. Le " je " amplifié que je peux découvrir et rencontrer à tout instant m'est autrement plus vivant et précieux que le " je " de mon histoire, celui que j'ai tourné en boucles afin de tenter de m'extraire de sa glu.

LA PUISSANCE DES MOTS

[...] Dans de cruelles circonstances,
Je n'ai ni gémi ni pleuré,
Meurtri par cette existence,
Je suis debout bien que blessé,
[...] Aussi étroit soit le chemin,
Nombreux les châtements infâmes,
Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme.

Invictus, ce poème de William Ernest Henley, a soutenu et inspiré Nelson Mandela pendant ses vingt-sept années de captivité. Le jour de son in-

4. Psaume 138.

vestiture à la présidence de la république d'Afrique du Sud, en 1994, Mandela a déclaré :

Notre peur la plus profonde n'est pas que nous ne soyons pas à la hauteur. Notre peur la plus profonde est que nous sommes puissants au-delà de toute limite. C'est notre propre lumière et non pas notre obscurité qui nous effraie le plus. Nous nous posons la question : qui suis-je, moi, pour être brillant, radieux, talentueux, merveilleux ?

En fait, qui êtes-vous pour ne pas l'être ? Vous êtes un enfant de Dieu. Vous restreindre, vivre petit ne rend pas service au monde. L'illumination n'est pas de vous rétrécir pour éviter d'insécuriser les autres. Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est en nous. Elle ne se trouve pas seulement chez quelques élus : elle est en chacun de nous et au fur et à mesure que nous laissons briller notre propre lumière, nous donnons inconsciemment aux autres la permission de faire de même. En nous libérant de notre propre peur, notre présence libère automatiquement les autres.

RÉSONANCES BIBLIQUES...

L'homme qui marche au fil des pages du grand Livre nous invite à entendre bien des " je suis " paraboliques :

« **Je suis le pain vivant** qui est descendu du ciel.

- Moi je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron.

- Je suis le bon berger.

- Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.

- Je suis le chemin, la vérité, et la vie. »

...

Avec Pierre Chamard-Bois, nous avons tenté le pari d'associer la lecture biblique à l'écriture jaillissante. Il n'est pas de mots pour décrire l'émotion et la gratitude partagées que nous ressentons à chacune de ces rencontres ! Il nous semble que c'est précisément à cet endroit du " Je suis " christique que chacun de nous est convoqué.

« Je suis encre vive du livre de la vie de l'Agneau. » Tout comme Moïse au Buisson Ardent, nous voici devant l'inouï de « Je suis celui qui est ». Nous n'avons qu'à répondre « me voici » et retirer les

sandales de nos pieds afin d'accueillir le « noyau divin fondateur »⁵, le germe dont chacun de nous est ensemencé.

Je suis la Mère, l'ingénue servante qui a enfanté sans savoir comment.

Je suis le père attentionné qui protégeait la servante.

Je suis le berger qui a reçu la nouvelle, alors qu'il gardait son troupeau, la nuit, dans l'obscurité des champs.

Je suis le saint troupeau qui reste là, étonné, sans pouvoir saisir le devenir du Dieu.

Je suis le sage qui est venu d'Orient, devinant de loin le miracle.

Et je suis l'œuf et j'entoure et garde en moi le germe du Dieu⁶.

De la langue adamique au " je suis " christique, c'est toute l'humanité qui est ici convoquée...

5. Expression d'Annick de Souzenelle.

6. Carl Gustav Jung, extrait de *Le livre rouge*.



LE GLÉBEUX

Par Philippe Monot

Philippe est en équipe Mission de France à Nantes. Il lit la Bible avec quelques groupes sur Nantes et sa région.

Est-il encore possible de s'aventurer par là ?
Le chemin est si connu, si emprunté.
Comme ces balades familiales,
Faites trop de fois.
Usées jusqu'à la corde.
« Oh non, pas encore la forêt trucmuche ! »
Trucmuche ici se nomme *Genèse* 2-3 :
Adam et Ève, l'arbre défendu, le serpent, la faute,
le paradis perdu...
De ce texte, tout a déjà été dit.
Des bibliothèques entières de commentaires, de
lectures, d'interprétations.
Des bidons entiers de peintures
Répandus sur les toiles.
Jusqu'à la nausée.
Saturation des mots, écœurement.
Plus rien à y trouver, c'est sûr.

Qui pourrait encore tirer de ce texte des interprétations inédites, lumineuses, éblouissantes ?
Qui pourrait y lire ce qui n'a encore jamais été lu ?
Et surtout, est-ce là l'important ?
Car à dire vrai, l'enjeu est ailleurs.
Et à dire vrai aussi, mes réticences pour lire à nouveau ce texte sont plus profondes :
Sous les mots je sens, comment dire,
Les abysses humaines,
Les vertiges du corps, de l'autre, du souffle.
Non pas « les » : plutôt « mes » abysses, « mes » vertiges. Les nôtres aussi.
La question n'est donc pas de dire des choses nouvelles.
La question, l'unique question, est de m'y risquer,
De me laisser prendre, embarquer,
Dans la tourmente du texte,
Dans les méandres des figures et des phrases,
De rentrer dans la lecture de ce texte comme on entre au couvent, en psychanalyse, en désert : sans espoir de retour.

Ruminer alors, encore et toujours.
Laisser faire les résonances.

Laisser vibrer les mots avec ma vie.

Voici.

Voici l'Adam,

Voici l'humain !

Humus de terre,

Poussière de glaise et de glèbe,

Voici le glébeux¹,

Et dès les commencements,

À la glaise s'ajoute

Le souffle du Seigneur Dieu,

Souffle de vie, insufflé en ses veines,

Voici l'humain !

Humus. Et souffle.

Moi, toi, nous.

Humus et souffle.

L'humain, le besogneux,

Le besogneux du champ,

Placé en ce lieu étrange,

Où les arbres sont bons à manger,

Où la vie en l'arbre est donnée,

Souffle de vie du Seigneur Dieu.

1. Adam vient du mot hébreu *adamah* qui signifie la terre, l'humus, la glèbe (traduction d'André Chouraqui). (NDLR)

Voici l'humain,
Ordonné par le Seigneur Dieu,
Pour entendre que la vie donnée,
Au fond,
N'est pas une chose,
Un fruit, un trésor, une assurance.
Pour entendre que la vie donnée
Ne se possède pas.
Pour entendre que la vie donnée,
Au fond,
Est acceptation qu'un autre me donne vie.
Pour entendre que la vie donnée
Est une entrée en dépendance,
En heureuse dépendance,
Chaque jour.

Un arbre figure cela, interdit au manger :
L'arbre de la connaissance du bien et du mal,
L'arbre du je sais ce qui est bon pour moi,
L'arbre du je me donne vie à moi-même,
Du je construis ma propre vie,
Du je fonde mon existence sur moi-même.
La parole du Seigneur Dieu ordonne
De ne pas manger de cet arbre-là,
Venin mortel tuant en moi le donateur !

Voici l'humain,
Poussière de glaise et souffle de vie,
Souffle du Seigneur Dieu en ma poitrine.
Respiration divine, pour chaque instant.
Respiration de vie donnée.
Sans savoir d'où vient ce souffle.
De Dieu ?
Mais Dieu est un mot !
Dont nous ne savons rien.
Dans le texte, le Seigneur Dieu s'absente.
Car, le Seigneur Dieu s'absente toujours :
Pour que je ne sache rien de la source de ma vie,
Pour que je ne mette jamais la main sur lui,
Pour que le donateur m'échappe,
Origine du don du souffle.

Le Seigneur Dieu s'absente.
En lieu et place, un frère, une sœur.
Ici, femme, os de mes os, chair de ma chair.
Ici, femme, côte de la lente respiration du souffle.
Ici, femme, nom crié : « la Vivante ».

Comment décoller de nos représentations,
De nos imaginaires sur ce que nous pensons être,
Comme humains sexués, hommes et femmes ?

Le texte m'entraîne ailleurs, radicalement ailleurs.
En ce lieu où la vie m'est donnée,
Complètement donnée.
En ce lieu où le don est figuré par cela,
Côte manquante bâtie en femme,
Collée à l'homme en une seule chair,
Le glébeux et sa femme,
Pas seul, surtout pas seul !
Pas seul, en ce lieu du don,
Et de l'absence du Seigneur Dieu.

Comment entendre la parole de vie donnée ?
Impossible sans doute,
Puisque le Seigneur Dieu s'est absenté,
Puisque la glaise colle à mes pieds,
Puisque je suis là, au champ.

Relié au souffle par un fil si ténu.
Là où je me sens fragile,
Là où l'angoisse m'étreint.
Immensément vulnérable.
Infiniment nu.
Dans ce champ.
Comment trouver ma nourriture ?
Comment même me nourrir ?
Comment entendre la parole de vie donnée ?

Impossible sans doute.
La voix serpente en mon intérieur.
Les mots se déforment :
Où est l'arbre du milieu du jardin ?
Donnera-t-il toujours du fruit ?
Qui est ce dieu qui promet et s'en va ?
Comment... vie donnée... ?
Parole impossible à entendre,
Là au milieu du champ,
Des humaines survies.
Il faut bien que je sache ce qui est bon pour moi,
Il faut bien que je prenne ma vie en main.
Non, je ne vais pas mourir !
Je saurai au contraire ce qu'il me faut pour vivre.
Le bien et le mal,

La terre à retourner,
À cultiver, à semer, à moissonner.

Par toutes les cellules de mon corps,
Oui, je sais ce qu'il me reste à faire pour subvenir
à moi-même.
Par toutes les cellules de mon corps,
Qui doivent lutter,
Pour survivre.
Oui, je sais.

Et du milieu du champ, je vois que le jardin et ses
arbres étaient une illusion, un fantasma dérisoire.
Je vois qu'un seul arbre est suffisamment solide
pour y fonder ma vie.

Oui, je sais : la vie n'est pas donnée,
La vie est à prendre, à gagner, à construire.

Oui, grâce à moi, que je sois encore en vie !
Voilà, c'en est fait.

Pourtant, bizarrement,
Alors que je cherche à me sauver moi-même,
Voilà l'angoisse, de celle qui me submerge.
Alors que je lutte et peine à construire
Des greniers, des banques et des autoroutes,
Me voilà nu, frêle, fragile, éphémère.
Alors que j'augmente mon espérance de vie,
Voici ma vie, s'enfonçant dans la désespérance.

Oui, j'allonge le bras pour prendre ma vie,
Mais chaque fois celle-ci se dérobe,
Impossible.

Ici, ma vie s'enfonce.
Poussière, lutte et puis poussière.
Ici, ma vie s'enfonce, m'obligeant à crier :

Seigneur, j'ai mal !
De cette béance en moi.
De cet impossible à me faire.
De cet avoir à mourir.
Où es-tu, Seigneur ?
Où es-tu ?
Où est l'arbre de vie donné ?
Pourquoi cette peine à être enfanté comme fils ?
Pourquoi m'avoir chassé du jardin ?
Pourquoi m'avoir barré la route ?

Il ne me reste rien,
Que mon cri,
La nudité de mon cri pour te chercher,
La nudité de mon cri,
Pour entendre la parole de vie donnée.

Il ne me reste rien,
Que celle-ci,
« La femme qu'avec moi tu as donnée »,
« La mère de tout vivant »,
La mère du fils qui naît en moi,
Autre en moi-même.
Je découvre, bizarrement, que tu ne l'a pas ren-
voyée du jardin, elle !
Qu'elle garde encore et toujours son lieu au jardin,

Au jardin de l'arbre de vie.
Au jardin de la vie donnée.
Elle est de ce pays-là,
De ce souffle-là,
Signe pour moi et en moi
De la vie donnée,
De ta présence, Seigneur,
De la donation,
De la parole donnée,
De cette parole qui, désormais,
Est une « flamme d'épée tournoyante »,
Qui tranche en mon existence,
Qui tranche en ma chair,
À chaque fois que j'essaie à nouveau
De ne pas me recevoir de toi,
Au travers des autres.

Il ne me reste rien,
Que ta parole,
À méditer sans relâche,
À entendre, par le petit bout de l'oreille,
Par le petit bout de mon existence,
Pour naître à la vie donnée de toi.

EXTRAIT

C'est ici ton tabouret ;
ici tes pieds reposent
où vit le très pauvre, l'infime et le perdu.

Si je tente de m'incliner vers toi,
ma révérence ne parvient pas
à cette profondeur où reposent tes pieds
parmi le très pauvre, l'infime et le perdu.

Où ne hante jamais l'orgueil,
là tu marches dans la livrée de l'humble,
parmi le très pauvre, l'infime et le perdu.

Mon cœur jamais ne trouvera sa route
vers où tu tiens compagnie
à ceux qui sont sans compagnon,
parmi le très pauvre, l'infime et le perdu.

Rabîndranath Tagore (1861-1941), *L'offrande Lyrique*, Poème X,
trad. André Gide, NRF, 1917, p. 20-21.



L'INTERPRÉTATION FAIT PARTIE DES ÉCRITURES

Par Jean-Marie Ploux

Jean-Marie Ploux est prêtre de la Mission de France et théologien. Il est membre de l'équipe de la Vallée du Serein et vit à Pontigny.

Les Écritures, dans la tradition biblique comme ailleurs, peuvent être lues par tous en raison de leur caractère poétique, de l'écho qu'elles suscitent en nous, des ouvertures qu'elles opèrent en notre esprit, de la force suggestive de leurs images, etc. Bref, les textes, par eux-mêmes, comme les peintures murales des cavernes, les contes, les mythes et la musique éveillent en nous ce sentiment d'appartenir à une commune humanité et de partager son ouverture sur l'autre et l'ailleurs.

La Bible, – les livres qui la constituent – comme tous les grands textes qui fondent la mémoire des différentes voies spirituelles, porte jusqu'à nous les traces d'une recherche spirituelle, d'expériences de foi, d'espérance et d'amour. Celles et ceux qui la prennent comme livre de vie y

entendent la Parole de Dieu. Écrite sur plusieurs siècles, la Bible¹ est close. C'est cette clôture, – pourquoi ? comment ? par qui ? – qui fait les fondations et ouvre le champ de la mémoire.

TOUT EST INTERPRÉTATION

Sur la voie chrétienne, les choses sont particulièrement complexes car il y a une double clôture : ce que l'on appelle l'Ancien et le Nouveau Testament que je préfère dénommer Écritures premières et Écritures chrétiennes. Celles-ci, adossées aux premières, en proposent une lecture propre que le judaïsme dirait dissidente. C'est le Christ et son interprétation qui en constituent la charnière. En réalité, nous n'avons accès à l'interprétation du Christ que dans et par celles et ceux qui l'ont suivi.

Si bien que nous avons :

- l'interprétation des Écritures premières pour elles-mêmes : notre lecture des textes pour ce qu'ils sont, lus à partir de notre aujourd'hui et de

nos situations diverses ;

- l'interprétation de ces Écritures par le Christ : ses traces inscrites dans les évangiles ;

- l'interprétation des Écritures premières en fonction du Christ qui est dit les accomplir ;

- l'interprétation de l'interprétation du Christ par les disciples du Christ : essentiellement, même si c'est sur un malentendu, comme libérateur d'Israël ;

- l'interprétation de l'interprétation du Christ par ceux qui la contestent (les Juifs de son temps et ceux qui suivront) : ils y voient la mise en cause de la Loi et du Temple qui font l'identité et l'unité du peuple d'Israël ;

- l'interprétation des écrivains chrétiens en fonction des questions qui se posent dans leurs communautés : Paul, le premier dans le temps, et puis tous les autres.

1. Je devrais dire « les » Bibles car toutes ne comportent pas les mêmes livres... Et, de plus, les versions hébraïques ou grecques pour ne considérer que les premières, diffèrent sensiblement.

Or c'est tout cela qui constitue, entrelacé, les Écritures chrétiennes. Tout cela, avec des intersections, des reprises, des relectures, des différences, des oppositions, des contradictions enracinées dans une histoire plurielle et des contextes culturels, et d'abord linguistiques, différenciés.

Et puis il y a la lecture et la relecture interprétatives des communautés chrétiennes au long de l'histoire : les lectures personnelles, les homélies, les commentaires critiques... Et aussi les interprétations de non-chrétiens, autres croyants en Dieu ou pas, qui nous obligent – si nous y prêtons attention – à des déplacements. Pourquoi y prêter attention ? Parce qu'ils lisent d'un autre lieu et/ou autrement. Parce que les Écritures de toutes les voies spirituelles sont à la disposition de tous, sauf dans des communautés ésotériques ou des sectes qui se coupent de la commune humanité, ce que la Grande Église a toujours refusé.

Parce que, plus fondamentalement, l'Esprit de Dieu n'est la propriété de personne et comme l'a dit Jean-Paul II, parce que s'il « se manifeste

d'une manière particulière dans l'Eglise et dans ses membres, cependant sa présence et son action sont universelles, sans limites d'espace ou de temps. Le Concile Vatican II rappelle l'œuvre de l'Esprit dans le cœur de tout homme, par les “ semences du Verbe ”, dans les actions même religieuses, dans les efforts de l'activité humaine qui tendent vers la vérité, vers le bien, vers Dieu². »

LE OU LES “ SENS ” DES ÉCRITURES

Tout n'est qu'interprétation. Il n'y a pas d'interprétation absolue, qui ne serait pas tributaire d'un contexte, ou définitive comme si l'histoire des hommes s'arrêtait. Et pourtant, sur la voie chrétienne d'interprétation, il y a un repère décisif : Jésus reconnu Christ et Seigneur, clef d'interprétation des Écritures premières et interprète de Dieu pour l'humanité (*Jn 1, 18*).

Lui, dont l'auteur de l'épître aux Hébreux dit qu'il est « l'initiateur de notre foi et celui qui la mène à son accomplissement » (*He 12, 2*). Tout n'est

2. Jean-Paul II, *Redemptoris missio*, § 28.

qu'interprétation et c'est cette relativité même qui ouvre le champ de la vie et de l'histoire. Sans l'interprétation au cours du temps, l'Écriture est morte. Cela signifie que l'interprétation fait partie de l'Écriture.

• **Grégoire le Grand (540-604), interprète de l'Écriture**

Grégoire le Grand (VI^e siècle) disait : « L'Écriture grandit avec celui qui la lit ». On pourrait dire aussi bien qu'elle s'approfondit avec celui qui, par elle, s'approfondit. D'ailleurs, dans son commentaire du livre de Job, le même Grégoire disait : « L'Écriture progresse avec ceux qui la lisent » (*Moralia* XX, 1, 1). *Grandir, approfondir, progresser* : les mots sont ambigus et dangereux. Il s'agit plutôt de déplacements dans nos vies et dans l'histoire qui font que la même Écriture nourrit autrement des hommes et des femmes différents, mais on ne saurait admettre une sorte de progrès comme si, armés de tous nos appareils critiques, nous comprenions mieux les Écritures que nos Pères dans la foi...

À la suite d'Origène et des Pères qui l'ont suivi, Grégoire articulait trois approches ou « sens de

l'Écriture » :

- La prise en compte du texte même, ce qu'il dit. Prendre le texte au pied de la lettre comme l'ont fait par exemple saint Augustin et saint François d'Assise dans leur conversion. Ce « dit » s'enrichit quand on place le texte dans son contexte.

- L'approche allégorique qui postule des questions, qui interroge le texte « à partir de » et s'appuie sur lui pour y trouver la Lumière. Ainsi, Grégoire de Nysse, s'interrogeant sur la vie spirituelle, lit dans la vie de Moïse, l'itinéraire de l'âme marchant vers Dieu.

- L'approche éthique que l'on pourrait appeler aussi celle de la conversion de la vie. La lecture de l'Écriture à la suite du Christ et dans la force de l'Esprit a pour visée de faire de nous des êtres humains nouveaux, de nous recréer, dit Paul. Elle a pour but de nous inscrire dans cette sagesse qui contredit les Sages, dans l'humilité et la solidarité avec la faiblesse qui contredit les forts, dans la remise en cause de ce qui est à partir du « rien » (1 Co 1, 18 31). Et la première folie n'est-elle pas justement de se référer à ces Écritures si bassement humaines, à cet homme banal, Jésus, en qui

nous reconnaissons le visage le plus transparent de Dieu tourné vers l'homme et le vrai visage de l'homme à l'image de Dieu ?

• **Pluralité contemporaine des approches du texte**

Ces trois approches de l'Écriture n'ont rien perdu de leur valeur mais bien d'autres voies d'interprétation se sont jointes à elles, en particulier à partir des sciences de l'homme développées au XX^e siècle. Dans un texte synthétique de 1993, la Commission biblique pontificale a légitimé – et relativisé – toutes ces approches de l'Écriture dans son texte *Interprétation de la Bible dans l'Église*³, sauf une : celle du littéralisme ou du fondamentalisme.

Le problème de base de cette lecture fondamentaliste est que, refusant de tenir compte du caractère historique de la révélation biblique, elle se rend incapable d'accepter pleinement la vérité de l'Incarnation elle-même. Le fondamentalisme fuit

l'étroite relation du divin et de l'humain dans les rapports avec Dieu. Il refuse d'admettre que la Parole de Dieu inspirée a été exprimée en langage humain et qu'elle a été rédigée, sous l'inspiration divine, par des auteurs humains dont les capacités et les ressources étaient limitées. Pour cette raison, il tend à traiter le texte biblique comme s'il avait été dicté mot à mot par l'Esprit et n'arrive pas à reconnaître que la Parole de Dieu a été formulée dans un langage et une phraséologie conditionnés par telle ou telle époque. Il n'accorde aucune attention aux formes littéraires et aux façons humaines de penser présentes dans les textes bibliques, dont beaucoup sont le fruit d'une élaboration qui s'est étendue sur de longues périodes de temps et porte la marque de situations historiques fort diverses.

3. Entre autres, les approches historico-critique, rhétorique, narrative, sémiotique, sociologique, psychanalytique, libérationniste, féministe...

■ LES ÉCRITURES PREMIÈRES

Quoi qu'il en soit du chemin de lecture et d'interprétation que l'on emprunte, il reste que les textes sont différents les uns des autres. Bien qu'ils interfèrent entre eux, on peut distinguer dans les Écritures premières :

- des textes « historiques » qui prétendent raconter l'histoire d'un peuple et, à travers ses événements et leur relecture, l'histoire spirituelle d'Israël. D'un Dieu étroitement lié à une terre, un lieu, une « nation », on voit, en particulier à travers le temps fondateur de l'exil, comment la foi est passée à un Dieu unique et universel...

- Mais il y a aussi tout l'appareil de la Loi dans ses déclinaisons personnelles, collectives et culturelles. C'est sans doute là que, pour des chrétiens, la distance est la plus grande. Encore qu'en notre temps et dans notre société désarticulée et irrégulière, la question du fondement des lois revienne sans cesse.

- Liées à l'observance ou à la transgression de la Loi s'enchaînent au cours de l'histoire les paroles

des prophètes qui accompagnent les progrès d'une conscience de plus en plus exigeante. Je pense au grand pas fait avec Ezéchiel vis-à-vis de la responsabilité personnelle. Mais aussi à tous les textes sur le jeûne et l'exigence de justice, à la circoncision du cœur, etc. Il est vrai que, pendant longtemps, la lecture des prophètes a été considérée davantage sous son aspect de prédiction d'événements futurs dont la réalisation authentifie la parole que sous son aspect de recherche d'un sens de la foi quand celle-ci est déconcertée par les événements. Mais ces corps-à-corps de croyants avec l'Histoire rejoignent les nôtres...

- Enfin il y a les écrits de sagesse qui partent de l'expérience humaine et qui interrogent sur le sens de la vie, sur la présence et l'absence de Dieu, ce pour quoi sans doute ils restent d'une brûlante actualité. Les Psaumes en font partie, comme le livre de Job ou les réflexions si réalistes du Qohélet ou encore ces passages des Proverbes ou de la Sagesse qui nous montrent comment la foi juive s'est affrontée à la sagesse grecque – stoïcienne en particulier – et en fut imprégnée.

En tous les cas, c'est le va-et-vient entre notre

expérience et notre lecture des Écritures qui donne sens aux textes et à notre vie. Il y a un rapport organique entre les deux. C'est pourquoi saint Augustin comme Grégoire le Grand disaient qu'elle est pour nous un « miroir » où nous découvrons les faces lumineuses et ténébreuses de nos existences, la quête incessante du Dieu caché et miséricordieux. Dans son homélie sur Ézéchiël, Grégoire disait que « le seul but de Dieu en nous parlant tout au long de la sainte Écriture, est de nous attirer à l'amour de Dieu et du prochain » (*Ez.* I, 10, 14).

Et tout cela justifie une lecture des Écritures premières pour elles-mêmes. D'une part, parce qu'elles sont un témoin de la recherche humaine de sens, de la vie spirituelle des hommes et, de l'autre, parce que nous en partageons l'héritage avec la diaspora juive et que, comme le disait Paul, « du point de vue de l'élection, les Juifs sont aimés et c'est à cause des pères. Car les dons de Dieu sont irrévocables. » (*Rm* 11, 28 29)

Mais le même Paul, parlant de ses frères, ceux de sa race selon la chair, ajoutait que ce sont « eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ qui

est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. » (*Rm* 9, 5)

• Les Écritures chrétiennes

Cela nous conduit à la singularité chrétienne, à la nouveauté du Christ interprétant la tradition dont il est héritier. Car c'est bien le premier degré de la connaissance du Christ : percevoir quels déplacements il opérait dans la lecture des Écritures et quelle place il prit dans les courants d'interprétation du judaïsme de son temps. Interprétation non pas abstraite mais vitale qui lui valut la mort. Cela semble aller de soi ? Cela va si peu de soi qu'au début du second siècle, Marcion (85 ? - 160) prétendait détacher la prédication nouvelle de Jésus de la tradition biblique et en faire un commencement absolu. Or, à maintes reprises, on entend dans les évangiles Jésus poser cette question à ses interlocuteurs : « qu'avez-vous lu ? Comment lisez-vous ce qui est écrit ? ». Le verbe employé veut bien dire « lire » mais avec la nuance de « discerner ». Et c'est toujours pour Jésus l'occasion de prendre parti dans le champ de l'interprétation. Lui-même (*Lc* 4, 16), dans sa lecture inaugurale à Nazareth et dans son commentaire, suscite l'étonnement admiratif ou dubitatif (*Lc* 4, 22) puis

réprobateur (Lc 4, 28) ...

Bien entendu, les gestes de Jésus – pensons à son attitude par rapport au Shabbat – sont aussi éloquents que ses paroles quant à son positionnement dans l'ordre de la foi. Cela veut dire qu'avant d'en tirer pour nous des invitations à agir, il convient de saisir la portée qu'ils ont dans le rapport de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme.

Au deuxième degré, nous devons prendre comme un tout les textes fondateurs de la voie proprement chrétienne. Luther considérerait à juste titre que les évangiles et les épîtres constituaient un seul Évangile. Il dénonçait aussi la mauvaise habitude qui consistait à « considérer les évangiles et les épîtres comme des livres de lois dans lesquels on doit apprendre ce qu'il faut faire, et où l'œuvre du Christ nous est simplement montrée en exemple ». Et il ajoutait :

L'Évangile n'est et ne peut être qu'une chronique, une histoire, une narration de la vie du Christ, qui expose plus ou moins et diversement ce qu'il est, ce qu'il a fait et dit, ce qu'il a souffert. Bref, un discours au sujet du Christ. Il explique qu'il est le Fils

de Dieu, qu'il s'est fait homme pour nous, qu'il est mort et ressuscité, et qu'il a été établi Seigneur de toutes choses.

Seulement cette narration est plurielle. Elle a été faite et transmise à partir de communautés diverses traversées par des questions portant essentiellement sur la compréhension qu'il fallait avoir du Christ et l'intelligence de son message. Or ces questions sont rarement explicitées. Elles le sont par exemple dans la première épître de Jean où des chrétiens doutent, soit de l'authenticité de l'humanité de Jésus, soit de sa divinité. On les pressent aussi dans les récits de résurrection. Mais qui oserait dire que ces questions sont dépassées et qu'elles sont sans conséquences sur notre approche de Dieu, notre compréhension de l'homme ou du sens de la vie ?

C'est donc, là encore, à un triple mouvement que nous sommes invités : comprendre le message des Écritures à partir de leur terreau, les aborder à partir de nos propres questions et accueillir les déplacements auxquels elles nous invitent dans notre compréhension de Dieu, de l'homme et du monde et y conformer notre vie... avec la grâce

de Dieu, c'est-à-dire dans la fidélité à l'Esprit qui habitait leurs auteurs et, par-dessus tout, leur unique sujet : Jésus, Christ et Seigneur.

Un mot encore : si les Écritures premières comme les Écritures chrétiennes sont plurielles, leur lecture ne peut pas être seulement personnelle. Elles ne s'accomplissent dans l'aujourd'hui que dans des lectures communautaires, dans la diversité des situations sociales et ecclésiales comme dans la pluralité des cultures. Cela fonde et met en jeu l'unité de l'Église et c'est l'une des tâches premières du ministère apostolique que de veiller à l'authenticité des interprétations et à l'unité de ces interprétations dans le dialogue.



ÉCRITURE ET PAROLE

Par Pierre Chamard-Bois

Pierre Chamard-Bois est membre de l'équipe de Basse-Bretagne. Il est à la retraite d'une activité de formateur en informatique. Il consacre son temps à l'accompagnement de groupes de lecture de la Bible en Bretagne et à la recherche en théologie. Il est en responsabilité dans plusieurs associations de dialogue inter-religieux, de rencontre entre spiritualités différentes, de mise en valeur du patrimoine religieux breton.

■ TROUBLES

Le célébrant vient de terminer la proclamation de l'évangile du jour. Il prend le livre ouvert des deux mains et l'élève au-dessus de lui pour le présenter à l'assemblée, parfois côté couverture, parfois côté écriture. Il invite alors l'assemblée : « Acclamons la Parole de Dieu. »

Geste et chose dite sont significatifs. La Parole de Dieu semble assimilée au livre ou à son contenu. La réponse de l'assemblée, « Louange à toi Seigneur Jésus », d'une certaine manière, rectifie ce qui est donné à voir : la Parole de Dieu, c'est le Seigneur Jésus. On comprend qu'elle n'est ni le livre, ni son contenu. Je suis troublé.

Dans la constitution conciliaire de Vatican II de

référence sur ce sujet, *Dei Verbum* (n° 9) affirme : « La Sainte Écriture est la Parole de Dieu en tant que, sous l'inspiration de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit ». En rapprochant cela de la réponse liturgique citée précédemment, on serait tenté de dire : le Seigneur Jésus – la Parole de Dieu – est consignée par écrit dans la Sainte Écriture. Mon trouble s'accroît. Je cherche à y voir clair : peut-être que la « Sainte Écriture » n'est pas tout à fait ce qui a été mis par écrit...

Dans les groupes de lecture que j'accompagne, beaucoup de personnes ne professent pas la foi de l'Église, ne se reconnaissent pas chrétiennes ou disent ne pas croire en Dieu. Pourtant elles passent de longues heures, souvent pendant des années, à lire avec attention la Bible en disant qu'elles se reconnaissent profondément en elle, qu'elle les aide à vivre, à donner sens à leur existence. Troublant là aussi.

REVISITER CE QUE SONT ÉCRITURE ET PAROLE

La proclamation de l'Évangile passe aujourd'hui,

plus qu'auparavant, par le fait de favoriser l'accès de la Bible aux personnes en recherche spirituelle ou simplement curieuses de ces textes qui ont marqué et marquent encore tant notre civilisation occidentale. Elles sont sensibles au fait de participer à l'interprétation de ces textes qui leur est proposée. Cela ne leur apparaît pas comme un kérygme, vécu comme une annonce à sens unique, auquel elles adhèrent ou non, mais comme une recherche avec d'autres, dans l'exigence d'une vérité qui se révèle à elles et irrigue leur existence.

La Bible est-elle simplement une mise par écrit de la Parole de Dieu ?

Dei Verbum dit au n° 12 : « Il faut, en conséquence, que l'interprète cherche le sens que l'hagiographe (i.e. le rédacteur biblique), en des circonstances déterminées, dans les conditions de son temps et de sa culture, employant les genres littéraires alors en usage, entendait exprimer et a, de fait, exprimé. » Cela est-il encore pertinent aujourd'hui ? Est-il nécessaire de nous reporter à ce qu'était le monde il y a deux ou trois mille ans pour avoir accès à la Parole ? Dans la limite de ce que nous pouvons en savoir...

Un modèle de communication¹ est sous-jacent à cette formulation, et à d'autres de *Dei Verbum*. Un émetteur envoie un message à un récepteur en passant par un canal selon un code donné. Un contexte commun à l'émetteur et au récepteur permet de décoder le message. L'émetteur est Dieu. Il est associé à un « encodeur », le rédacteur humain de la Bible. Le canal est le texte biblique. Le contexte est le contexte historique commun au rédacteur et à ceux auxquels il s'adresse.

Ce modèle dominait à l'époque du concile Vatican II et marque la rédaction de *Dei Verbum*. Je pense qu'il a fait son temps, bien qu'il soit encore très utilisé pour décrire la communication entre les humains, selon un modèle informatique (SMS, mail, tchat, etc.). Les recherches linguistiques ont fait apparaître d'autres points de vue, en particulier sur le registre de la question : d'où vient la signification que nous accordons aux œuvres, écrites ou autres (peinture, statuaire, architecture, publicité, etc.) ?

■ CHANGEMENT DE POINT DE VUE

Aujourd'hui, il est profitable de changer de point de vue en nous centrant non plus sur l'émetteur, le ou les auteurs, mais sur ceux qui reçoivent. Quels effets la lecture des Écritures a-t-elle sur ceux qui la lisent ? Effet de connaissance ? Effet d'injonction ? Effet de révélation ? Tout cela sans doute, mais quel effet privilégie-t-elle ?

Prenons un exemple. Dans les évangiles, Jésus est présenté comme parlant du Royaume de Dieu ou des cieux. Il n'en donne pas de définition, il ne propose pas une formalisation. Il en parle en paraboles. Pas simplement en images, mais par de petits récits à écouter, à interpréter, à actualiser. « Et par de nombreuses paraboles semblables, il leur parlait la parole selon qu'ils pouvaient entendre. » (*Marc 4, 33*) En voici une :

À quoi allons-nous comparer le règne de Dieu, ou dans quelle parabole le déposons-nous ?

Il est comme un grain de moutarde : lorsqu'il est semé sur la terre, il est la plus

1. Le modèle de Roman Jakobson a largement inspiré *Dei Verbum*.

petite de toutes les semences qui sont sur la terre ; et lorsqu'il est semé, il monte et devient la plus grande de toutes les plantes et il fait de grandes branches, de sorte que les oiseaux du ciel peuvent nicher sous son ombre. (*Marc 4, 30 32*)

« Dans quelle parabole le déposerons-nous ? » Cette expression est intéressante : elle décrit une manière très différente de la conceptualisation qui consiste à abstraire à partir d'une réalité et à enfermer dans un ou des mots le résultat de cette opération. Nous faisons souvent cela en utilisant les mots pour désigner des choses. Par exemple, quand nous prononçons le mot « Dieu », nous l'enfermons dans notre langage et nos représentations. Et nous n'hésitons pas à en faire le sujet de phrases : Dieu est... ; Dieu dit... ; Dieu fait... Il est proposé au contraire de méditer sur un petit récit, qui propose un cheminement. Ce n'est pas à proprement parler une métaphore comme « Le Royaume est un grain de moutarde ». Du grain de moutarde, certains traits sont retenus, pas d'autres. La parabole trace un chemin de révélation.

Comment lire une telle parabole ? On peut faire abstraction de ce chemin et se centrer, par exemple, sur l'opposition « la plus petite » et « la plus grande ». Dans le Royaume, ce qui est le plus petit et le plus grand. D'autres paroles de l'Évangile semblent y faire écho, comme : les premiers seront les derniers et les derniers premiers. Cela suggère que dans le Royaume les échelles de valeur commune sont renversées. En fonction de cela, le lecteur est invité à changer de regard sur les choses et les êtres.

Une lecture plus attentive fera peut-être remarquer que « la plus petite de toutes les semences qui sont sur la terre » et « la plus grande de toutes les plantes » comporte un effet d'exagération au service du message transmis. Souvent, on attribuera cela à un effet rhétorique pour impressionner, convaincre le lecteur.

La mémoire d'autres textes du Premier Testament, ou du Second, peut inviter à une lecture plus attentive encore : par exemple la semence peut évoquer le grain de blé qui, s'il ne meurt, ne peut donner beaucoup de fruits ; ou encore le cèdre majestueux du Liban où les oiseaux

viennent nicher. Mais même sans cette mémoire, on peut remarquer qu'une semence de moutarde n'a jamais donné un arbre et encore moins le plus grand, tout au plus un petit arbuste.

Découverte que la semence donne autre chose que ce qu'on en attendrait. Dans le Royaume, ce qui nous apparaît comme semence est le point de départ pour une révélation inattendue : un arbre au lieu d'un arbrisseau, une demeure pour les oiseaux du ciel au lieu d'une production de nouvelles graines de moutarde, selon son espèce. Cet inattendu, très souvent révélé dans des « détails », change du tout au tout la lecture. Ainsi, pour moi, je lis ici une évocation de l'incarnation (« lorsqu'il est semé sur la terre ») et de la résurrection en un Corps où il est possible de demeurer (« les oiseaux du ciel peuvent nicher sous son ombre »). Mais les termes d'incarnation et résurrection sont abstraits. La forme parabolique invite à expérimenter cela personnellement, et en groupe. Nous sommes concernés par cet ensemencement, habités par la semence du Verbe, comme tout humain. Cette semence monte en nous, au milieu de nous, et se déploie selon de grandes branches – pas une seule, car il existe de nombreuses cultures et reli-

gions. Ce qui, en nous, est tourné vers le ciel peut y trouver demeure. Dans son ombre. Pas dans la clarté d'un exposé théologique classique, mais secrètement, souvent à notre insu.

Ce que m'évoque ce texte n'est qu'un exemple. Laissant résonner cela en moi, je suis dans la joie de pouvoir évoquer avec d'autres qui lisent avec moi, souvent en balbutiant, ce mystère qui régit mon existence. J'en parle alors comme d'une parole qui m'est personnellement adressée. J'aurai aussi la joie d'entendre par la bouche d'autres comment la lecture leur fait entendre une parole ajustée à leur vie, leur recherche, leur souffrance, leur espérance. J'aurai la joie aussi que la façon dont d'autres en rendent compte éveille en moi ce qui ne trouvait pas de mots pour se dire. Le même texte prend ainsi corps en chacun sous la forme de paroles « ressuscitantes ».

Ce qui vaut pour une parabole vaut pour toutes les Écritures : « Sans parabole, il ne leur parlait pas » (*Marc 4, 34*) peut s'appliquer à tous les textes de la Bible. Avec d'autres, j'en fais l'heureuse expérience.

L'ÉCRITURE, UN CHEMIN POUR ENTENDRE LA PAROLE

Les évangélistes, cinquante ans après les faits, n'ont pas cherché seulement à mettre par écrit une vie de Jésus, ni à traduire ce que ses disciples avaient vécu avec lui, mais à offrir, par l'écriture, un moyen pour les lecteurs à venir, de vivre une expérience du même ordre que celle qu'ils ont vécue à la lumière de la résurrection. On pourrait dire que les rédacteurs des évangiles offrent par les écrits qui leur ont été inspirés et qui ont été retenus par les premières communautés, un chemin pour communier à la vérité christique de Jésus, le Verbe, comme le désigne saint Jean. Ils n'ont pas simplement traduit ce qu'ils ont compris après coup, ils donnent aux lecteurs de tous les temps l'opportunité de vivre à leur époque et en leur lieu ce qu'eux ont vécu à la leur : l'expérience de la présence du Ressuscité en eux et parmi eux. Nous n'avons pas à les croire sur parole, mais nous pouvons, à partir de notre expérience d'aujourd'hui, suscitée par la lecture des écritures, affirmer que leur expérience était authentique et véritable.

La révélation n'est pas d'abord un message, un enseignement, envoyé par Dieu vers les humains. Elle n'est d'ailleurs pas non plus une rhétorique visant à persuader ses lecteurs de la vérité de ce qu'elle énonce. Ni même simplement un témoignage de croyants du passé.

Elle est donnée pour que s'opère, chez ceux qui l'entendent une reconnaissance, une prise de conscience de ce qui est encore voilé en eux. Elle œuvre à la révélation d'une Présence mystérieuse, intime, impérieuse, en et entre les lecteurs-auditeurs.

Entre le Premier et le Nouveau Testament, il y a une nuance. Dans le Premier, nous pouvons discerner les empreintes digitales de Celui qui les inspire, que les chrétiens appellent le Verbe, mais qui peut prendre d'autres noms dans les écrits d'autres cultures². Dans le Second, nous en avons sa signature. Ainsi dans le Premier, la manne que les Hébreux ont mangée au désert n'est pas une nourriture comme celle que nous mangeons pour survivre. Elle a des caractéristiques étonnantes qui

2. Cf. Paul à Athènes, s'appuyant sur ce qu'ont dit les poètes et les philosophes grecs.

orientent vers un sur-vivre, une vie qui traverse famines et épreuves. Dans le Nouveau, nous en trouvons la signature : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. » La manne parlait déjà de Lui et révélait ses effets sur nos corps. C'est pour cela que Jésus conseillera aux deux marcheurs d'Emmaüs de reprendre ces Écritures que sont le Premier Testament pour entendre ce qu'est sa signature ultime, celle de la Croix.

L'ÉCRITURE DONNE D'ENTENDRE LA PAROLE

Quand nous lisons ensemble la Bible, nous sommes rassemblés par une même écriture, chemin offert pour vivre une expérience propre à chacun mais qui ne serait pas la même si chacun lisait seul pour son propre compte. Nous ne cherchons pas à apprendre des choses sur Dieu ou sur l'humain, à être conseillés pour faire telle ou telle chose, à renforcer notre foi. Nous ne cherchons rien, nous nous laissons modeler par elle. En diffractant dans chacune de nos existences, elle prend des couleurs multiples. Elle s'incarne. Ces couleurs ne sont pas dans le texte que nous

lisons, elles sont irisation de notre chair dans la lumière du Verbe, harmonique dans notre chair de la voix du Père que le Fils nous fait entendre quand il parle. Elles sont données comme paroles par et dans le mystère qui en est la source secrète. La Parole a laissé des traces dans les écritures bibliques, des empreintes (comme dans d'autres écritures) et des signatures (sans doute propres au Second Testament). La Bible les met particulièrement en lumière. À partir de ces traces, lire ensemble, attentivement, patiemment, amoureusement, nous donne d'entendre une parole adressée depuis toujours à chacun de nous. C'est en elle qu'est notre demeure, que nous trouvons notre nid comme dit la parabole.

Lire ensemble, c'est à certains moments nous détacher de la lettre du texte commun, de son interprétation infinie, et acquiescer à la réalité profonde qui nous unit au-delà de la lecture d'un même texte : un Corps de fraternité qui se lève. Y demeurer en permanence est au-delà de nos forces. Aussi revenons-nous sans cesse à ces textes qui nous donnent de nous lever dans la vie éternelle qui jaillit sans cesse en nous et entre nous.



POÉTIQUE DE LA THÉOLOGIE

Interview de Frère François Cassingena-Trévedy
par Malou Le Bars et Pierre Chamard-Bois

François Cassingena-Trévedy est moine bénédictin à l'abbaye de Ligugé, près de Poitiers. Il est ancien élève de l'École normale supérieure et docteur en théologie. Il enseigne la liturgie à l'Institut catholique de Paris. Il est notamment l'auteur des *Étincelles I, II, III et IV* aux éditions Ad Solem. Son dernier ouvrage, *Cantique de l'infinistère*, Éd. Desclée de Brouwer, a reçu le Grand prix catholique de littérature.

Son ouvrage *Poétique de la théologie*, Ad Solem, 2011, a inspiré cette interview, émaillée de citations de cet ouvrage.

Question : Votre livre, *Poétique de la théologie*, semble exprimer la faillite d'une certaine théologie, spéculative, rationnelle, dans l'incapacité de prendre en compte les questions d'aujourd'hui. Comment y échapper car elle est encore prégnante ? Quelle théologie souhaitez-vous promouvoir ?

François Cassingena-Trévedy : Je ne condamne pas systématiquement cette théologie spéculative. On ne peut pas désertier complètement le travail de l'intelligence. Les Pères de l'Église au IV^e siècle, Thomas d'Aquin au XIII^e ont essayé avec les outils théologiques et philosophiques de leur époque, en particulier les approches platonicienne, stoïcienne, aristotélicienne, de rencontrer les données de la foi et ont produit des œuvres qui restent dans l'histoire.

Il y a toujours un travail de l'intelligence qui cherche à comprendre. Après Descartes, Kant, Nietzsche, on ne peut plus dire les choses de la même façon. Les idées sont très puissantes dans l'histoire de l'humanité. Même si nous n'en avons pas conscience, nous véhiculons des concepts ou des postures philosophiques, ou nous sommes portés par eux. La posture d'un homme du XXI^e siècle n'est pas la même que celle d'un homme du IV^e ou du XIII^e siècle.

Ce qui serait illusoire serait une espèce d'essentialisme figé. La question qui habite chacun de nous est : qu'est-ce que la vérité ? Le sens du mot vérité en hébreu est ce sur quoi on peut s'appuyer, la fidélité de Dieu, la solidité. On cherche cela, mais avec un appui différent à chaque époque.

Au-delà de la théologie officielle, professionnelle et tâcheronne, nous voyons dès lors s'en dessiner une autre [...] : une théologie consubstantiellement poétique que nous pouvons qualifier de clandestine et de « marginale », pour autant qu'elle se rencontre aussi chez « ceux du dehors » d'une part, et que d'autre part, loin de

noircir la page, elle la laisse blanche et se contente de l'annoter, comme en marge. [...] Elle n'empoigne pas son « objet » ni ne se saisit de lui puisqu'elle se fait une règle – paradoxale – de ne rien « objectiver ». Bien loin d'être une mainmise, en somme, elle consiste en un simple toucher. (*Poétique de la théologie*, p. 22-23)

Q : Cette théologie spéculative est perçue aujourd'hui comme ayant la prétention de parler sur Dieu, de Dieu. Vous dites dans votre livre que la posture serait de parler « d'après de Dieu ».

FCT : Si je considère Dieu comme un objet spéculatif, je l'enferme dans mon esprit. Il y aurait l'objet Dieu parmi d'autres objets. Cela, c'est dangereux.

Il existe pour elle (la théologie spéculative et raisonnante) une sorte de péché originel qui est de prétention en même temps que de préhension ; tentation, pour l'intelligence de prendre l'objet, de prendre le fruit... (p. 44)

Si l'on ne parle pas de chez Dieu, on parle

pour ne rien dire. (p. 15)

Il s'agit d'être envahi par Lui, débordé par le mystère qui nous dépasse. Si j'enferme Dieu dans des concepts ou des définitions, il n'est plus Dieu. Comment comprendre la mer si on ne se plonge pas dedans ? Ce sont les poissons qui comprennent la mer. Il ne faut pas sortir de l'océan des Écritures.

La parole se fait dans le poète théologien en même temps qu'elle le fait, autrement dit qu'elle le travaille, le façonne, le transforme de l'intérieur, car en vérité le premier poème¹ de la parole, c'est le poète lui-même. (p. 19-20)

Les grands poètes disent des choses de Dieu d'une manière fulgurante, plus courte, expérimentale. La théologie poétique consiste en un « raccourci » : il vit et il crut.

Qu'est-ce que la révélation ? Ce n'est pas une autorité lointaine qui va se manifester. C'est plutôt

un affleurement. Cela part de terre, de mots de la réalité.

Q : Est-ce vous iriez jusqu'à dire qu'une théologie poétique pourrait se passer du concept Dieu ?

FCT : Je crois. Il y a mort d'un certain Dieu (Dieu est mort, dit Nietzsche) qui ne finit pas de mourir. Il est souhaitable que ce Dieu-là meure. Dans la tête des gens, Dieu est une surreprésentation du fantasme humain : père, gendarme, juge. On traîne un Dieu philosophique avec le Dieu de l'Évangile : Dieu est parfait, éternel... Il n'est pas le Dieu qui apparaît pauvrement à travers l'homme Jésus, ses paraboles, sa mort.

Dieu, sans doute, n'aime pas que l'on parle officiellement de lui : il préfère qu'on le suggère, qu'on l'évoque, qu'on l'éveille dans les choses et les êtres où il se cache. [...] Il existe par conséquent, outre les poètes nommément théologiens, des poètes qui atteignent réellement à la théologie et que l'on pourrait appeler " théologiens du dehors ". (p. 20-21)

1. Cf. *Ep* 2, 10 : « Nous sommes en effet son œuvre (littéralement son poème, *poiema*), créés en Christ Jésus. »

Q : Si la clé de voûte de la théologie n'est plus cette perception philosophique et conceptuelle de Dieu, pouvez-vous nous dire comme elle se manifeste ?

FCT : Il y a des philosophies qui ont une dimension poétique, comme celle de Nietzsche. L'important est que l'homme cherche et qu'il n'ait pas la prétention d'enfermer, de systématiser. Il faut débarrasser Dieu de tout un appareil prétentieux, de représentations idolâtriques.

Là où la théologie classique use du concept, la théologie poétique se soutient du symbole. (p. 49)

Q : Du côté de la poésie, on est plus dans l'attention au détail, au presque rien, au fragment ?

FCT : Oui. Entre le système et le fragment, on est aux antipodes.

La théologie poétique [...] fait droit à cet élément vital, "respiratoire", que l'on pourrait appeler l'interstice. L'amour se fortifie d'absences, le poème se soutient de blancs, la musique vit de silence et de pauses. (p. 68)

Dans le système scolastique, l'Écriture n'est là que comme illustration et non comme question. De là l'importance de l'Écriture, de ne pas en sortir. Elle demande une interprétation, qui n'est pas monolithique. Nous en avons l'expérience dans les rencontres autour de la Bible. La théologie poétique est du côté de l'interprétation. L'Église devrait être un peuple herméneutique. Nous sommes un peuple d'interprétants, avec une parole qui circule entre nous.

Q : Dans la Bible, n'y a-t-il pas des types d'expression proches de la poésie ?

FCT : La parabole. Elle est la forme pleine de la Parole. Elle est le travail de la Parole, quand on la reçoit dans la simplicité et l'ouverture totale. Il s'agit de la laisser s'exprimer et non de la ramener à nos représentations.

Q : Vous parlez dans votre livre de la pauvreté, de la chasteté du langage, avec l'idée de supprimer toute forme d'excès ...

FCT : Oui, c'est une économie du langage, pas de bavardage, comme dans saint Jean de la Croix. La vraie poésie ne bavarde pas. Les fragments sont rencontres d'un texte, d'un événement. Au milieu

de ces fragments, on peut circuler.

Q : Dans vos livres *Étincelles*, on va droit au but.

FCT : Il y a une théologie qui ne parle pas de Dieu. Il y a les théologiens du dehors, pas officiellement théologiens, qui évoquent Dieu sans le nommer.

Il vaut mieux lire une vraie œuvre littéraire, un vrai roman que mille livres de pseudo-spiritualité. C'est évident. Dans l'énorme production de pseudo-spiritualité, qu'est-ce qui tient la route, qu'est-ce qui va rester ? Dans la littérature, par exemple Bernanos, je rencontre l'homme. Il y a des tableaux, des œuvres musicales qui ont une richesse théologique considérable, mais c'est non-officiel. Et cela doit rester non-officiel.

L'important est de penser en honnêteté. La grande poésie est toujours exacte, elle n'est jamais « à peu près ». Je pense à Marie Noël : son œuvre est d'une puissance ! Elle a traversé sa vie avec une honnêteté impressionnante. Elle rencontre le mystère de la mort, de la souffrance, du doute,

de la nuit. On voit comment elle se bat avec certaines représentations de son époque. De même, on pourrait comparer le poète officiel Claudel avec le Claudel non-officiel, plus clandestin². Il y a chez lui des choses magnifiques, et d'autres qui mettent mal à l'aise.

Q : Est-ce que vous vous considérez comme théologien, un peu cavalier seul ?

FCT : Je n'appartiens à aucun groupe, mais je ne suis pas tout seul. Je pense par exemple à Frère Gilles de Landévennec, à Philippe Jaccottet qui n'est pas chrétien, à René Char.

Q : Si le langage n'est pas le moyen de parler sur Dieu, n'est-il pas le lieu même où le Verbe se révèle ?

FCT : Le langage n'est pas seulement un outil fonctionnel pour parler de Dieu, mais Celui qu'on appelle Dieu (j'ai de plus en plus de mal à parler de Dieu) apparaît dans le phénomène même du langage. Cela apparaît quand on est au contact d'une grande œuvre poétique. Ce n'est pas du

2. Celui de ses commentaires de la Bible. Deux mille pages de poésie : ce sont les mots et les images de la Bible, et c'est le roman claudélien de la Création.

tout conventionnel. Au commencement, au principe, était le Verbe, la Parole, qui apparaît. Je ne sais pas comment cela se passe quand j'écris, mais cela doit prendre ce chemin. C'est le lieu de ma vie spirituelle : ou écrire, ou mourir. C'est existentiel.

Le poète théologien ne parle pas de Dieu ni sur Dieu dans l'extériorité, la neutralité, l'asepsie : il contracte le Verbe ; comme on contracte un mariage, parce que c'est un mystère nuptial, comme on contracte une affection, parce que c'est un mystère pascal. (p. 33)

Poésie et pensée sont inséparables. Une pensée qui prend une forme poétique, une poésie qui devient une pensée, qui donne à penser. Avec une dimension d'émerveillement et une dimension critique de questionnement. Dans l'émerveillement, il y a l'éveil, la veille.

Comment être au monde sans s'étonner ? Être en état de nativité, de s'étonner. La première

nouvelle du jour, c'est le jour même. C'est une bonne nouvelle. C'est présence-absence de celui qu'on appelle Dieu : il disparut à leur regard et leur cœur était tout brûlant (*Lc 24*, sur le chemin d'Emmaüs). Jésus dit au présent à ses disciples : « quand j'étais avec vous. » Présence dans l'absence.

Q : Le théologien poète que vous êtes a une exigence plus spécifique qui est de mettre en mots.

FCT : Oui, des mots conçus pour être partagés. Même s'ils sont parfois difficiles, obscurs. Mais après tout l'obscurité... Saint-John Perse dit : « Ils m'appelaient l'obscur et j'habitais l'éclat³. » C'est un théologien pour moi.

3. In *Amers, Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », 1972.

EXTRAIT

Il y a certaines pensées que je n'ose confier à personne, et pourtant elles ne me paraissent pas folles, loin de là. Que serais-je, par exemple, si je me résignais au rôle où souhaiteraient volontiers me tenir beaucoup de catholiques préoccupés surtout de conservation sociale, c'est-à-dire en somme, de leur propre conservation. Oh ! je n'accuse pas ces messieurs d'hypocrisie, je les crois sincères.

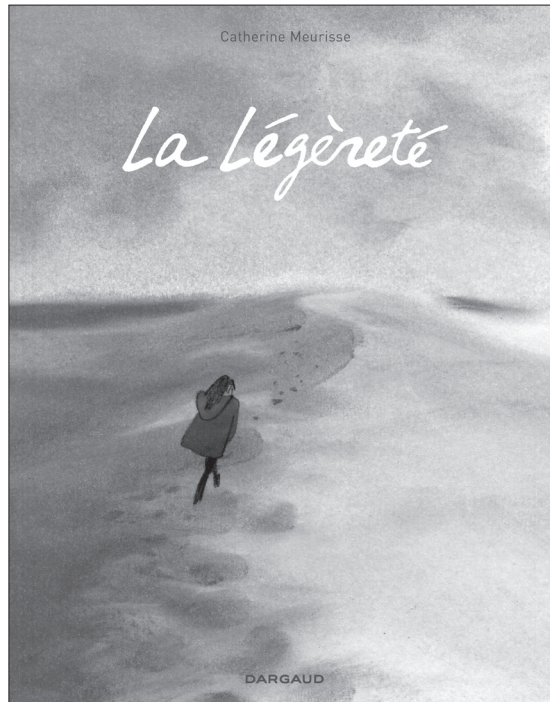
Que de gens se prétendent attachés à l'ordre, qui ne défendent que des habitudes, parfois même un simple vocabulaire dont les termes sont si bien polis, rognés par l'usage, qu'ils justifient tout sans jamais rien remettre en question ? C'est une des plus incompréhensibles disgrâces de l'homme, qu'il doive confier ce qu'il a de plus précieux à quelque chose d'aussi instable, d'aussi plastique, hélas, que le mot. Il faudrait beaucoup de courage pour vérifier chaque fois l'instrument, l'adapter à sa propre serrure. On aime mieux prendre le premier qui tombe sous la main, forcer un peu, et si le pêne joue, on n'en demande pas plus.

J'admire les révolutionnaires qui se donnent tant de mal pour faire sauter des murailles à la dynamite, alors que le trousseau de clefs des gens bien pensants leur eût fourni de quoi entrer tranquillement par la porte sans réveiller personne.

Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*,
Œuvres romanesques complètes, to. II, Gallimard, « La Pléiade », 2015.

LA LÉGÈRETÉ DE CATHERINE MEURISSE (DARGAUD, 2016)

Par Dominique Devisse



Une fois n'est pas coutume, pour ce numéro de la LAC qui parle des mots, la recension sera un album en bande dessinée.

Catherine Meurisse était dessinatrice de presse chez Charlie Hebdo. Le mercredi 7 janvier 2015, elle arrive en retard à la conférence de rédaction pour cause « d'intermittences du cœur en panne d'oreiller »... Elle est en pleine rupture sentimentale. Elle aura de ce fait la vie sauve mais rien, plus jamais, ne sera comme avant. Elle perd dans l'attentat des amis, des collègues, des compagnons de route, le goût du dessin, le sens de son travail. Imaginaire bloqué, mémoire défaillante, mur d'effroi, chaos...

La tragédie quand elle fait irruption dans une vie laisse des traces. Le jour de son anniversaire, elle

trouve absurde de fêter une naissance et prend conscience qu'il est trop tôt pour fêter la renaissance. Nous la suivons, pas à pas, dans un quotidien où le non-sens guette à chaque instant. Couleurs, dessins à la plume et quelques bulles pour signifier comment le quotidien renvoie encore et encore à la violence. Qui suis-je ? Comment continuer à vivre ? Vers où se tourner pour retrouver de la beauté et de la légèreté ?

Une anecdote racontée dans le livre : le 11 novembre, elle déclenche « l'opération revanche ». Elles partent à trois copines ajouter, au pochoir, le portrait d'Honoré oublié sur un tag dans une rue de Paris. Elles passent devant le Bataclan. Deux jours plus tard, même heure, le Bataclan sera touché à son tour par la violence aveugle. Comment se reconstruire quand tout renvoie au traumatisme initial ?

Catherine Meurisse s'accroche à deux mots « beauté » et « légèreté ». Ils lui serviront de filin pour peu à peu remonter à la surface. Voir la mer, les arbres, une peinture, de la lumière... En quête d'apaisement, ce sera d'abord Cabourg et l'océan sur les traces de Proust, à la recherche du temps

perdu. Puis le Louvre et enfin, le séjour (presque de la dernière chance) à la villa Médicis à Rome.

En novembre 2015, elle arrive à Rome sous une pluie battante. Première visite des jardins de la villa, elle tombe sur un groupe de statues qui raconte le massacre des enfants de Niobé par Apollon et Artémis. Ça commence mal pour elle, la reconstruction... Catherine Meurisse attendra de sortir de la case « victime » et d'être réintégrée dans la case « dessinatrice » pour sortir cet album en avril 2016.

« Je compte bien rester éveillée, attentive au moindre signe de beauté. Cette beauté qui me sauve en me rendant la légèreté. » C'est sur ces mots que s'achève ce bel ouvrage.

Un humour décalé, la cruauté du réel, mais jamais dans le pathologique. Même si le thème abordé est grave, ça reste toujours léger comme la plume qui lui sert à tracer ses dessins.

Dostoïevski disait : « La beauté sauvera le monde ». Catherine Meurisse l'a expérimenté et nous le fait magnifiquement partager dans cet album.



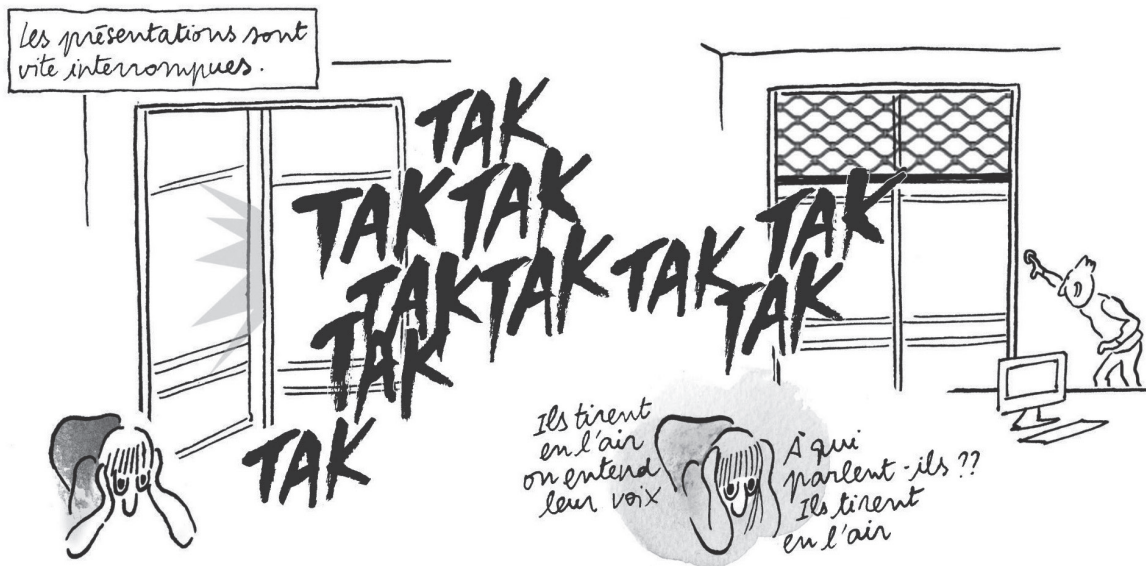




Luz a une salette des Rois dans la main.









Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée
à recevoir des dons, donations,
legs et assurances vie.

*Pour que continue la présence
d'Église qu'assure la Communauté
Mission de France dans le monde
d'aujourd'hui, vous pouvez léguer
tout ou partie de vos biens, étant
respectés les droits des héritiers
réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission
de France est exonérée de tous
droits de mutation, que ce soit au
titre d'une succession ou d'une
donation.*

*Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe
de la Communauté Mission de France,
Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58*

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement* ☐

Réabonnement* ☐

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire** ☐ **37 €**

de soutien ☐ **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés** ☐ **20 €**

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de
"MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €